Pompigny, Maurin de
Hortense de Vaucluse



HORTENSE DE VAUCLUSE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES;

A GRAND SPECTACLE;

PAR M. POMPIGNY;

Musique de M. QUAISAIN, Ballet de M. RICHARD, pensionnaire de l'Académie Impériale de Musique;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu Comique, le 16 juillet 1806.

Mon ami, l'ignorante ignore son devoir,
Et peut s'en écarter sans s'en apercevoir.

L'Homme Singulier, de DESTOUCHES.

A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

1806.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MATHILDE, comtesse souveraine de Provence et du comtat Venaissain.	Mlle. LEROY.
Sire GODEFROY, comte de Tarascon.	M. TAUTIN.
HORTENSE DE VAUCLUSE, son épouse.	Mlle. LÉVESQUE.
ROSALIE, leur fille.	Mlle. HUGENS.
ADOLPHE, enfant de trois ans.	
Sire RENAUD, comte de Beaucaire.	M. JOIGNY.
Sire AIMOND, son fils.	M. VIGNEAUX.
Mad. ADÈLE, amie et confidente d'Hortense.	Mad. ALERME.
RENÉ, concierge et jardinier du château de Vaucluse.	M. DUMONT.
CLOTILDE, femme de René.	Mlle. LAGRENOIS.
LAURETTE, leur fille.	Mlle. PHILBERT.
VALENTIN, valet et confident de Renaud, sous le nom de VINCENT, jardinier.	M. MARTIN.
LE BAILLI DE VAUCLUSE.	M. MELCOURT.
JULIEN, paysan.	M. MILLOT.
ARMAND, officier de Godefroy.	M. STOKLEIT.
RAIMBAUT, officier de Renaud.	M. BARTHÉLEMY.
Gardes, soldats et suite.	
Chasseurs, villageois, villageoises.	

La Scène est à Vaucluse.

Nota. Les Directeurs de Spectacle, qui n'auront point de Ballets, verront qu'ils peuvent supprimer facilement celui de cet ouvrage.

HORTENSE DE VAUCLUSE.

(Le théâtre représente les jardins délicieux de la fontaine de Vaucluse ; dans le fond des vases, des statues, des bancs de gazon fleuris.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CLOTILDE, RENÉ.

CLOTILDE, *impatientée.*

Eh ben, oui, là, vous avez raison ; vous êtes un savant, et les autres n'ont pas le sens commun.

RENÉ.

Eh ! mon dieu non, ma femme ; je ne ressemblons pas à Gros-Jean, qui veut en remontrer à son curé ; ben du contraire, j'suivons ses préceptes, et je m'souvenons ben de ce qu'il me lisait dans son grand livre.

CLOTILDE.

Qu'est-ce qu'il chantait ce biau livre ?

RENÉ, *appuyant.*

« Sachez que l'ignorante ignore son devoir,
» Et peut s'en écarter sans s'en apercevoir. »

C'est pourquoi j'voulons que notre Laurette n'ignore de rien ; qu'elle connaisse le bien pour le pratiquer, et le mal pour.....

CLOTILDE.

La belle idée ! C'est l'innocence qu'est la sauve-garde de la vertu. Dès qu'une jeunesse a la connaissance de quelque chose, elle est curieuse d'en faire l'expérience, et où ça la mène-t-y, hein ?

RENÉ.

Eh ! à quoi mènent tous ces grands mystères que vous autres femmes faites aux jeunes filles sur ce qu'il faudra ben qu'elles apprennent un jour : fuyez les galans par-ci, craignez les hommes par-là ; c'est bientôt dit et redit ; mais c'est le pourquoi qu'on ne leur dit pas. Ça excite leur curiosité, et ça fait qu'elles pèchent faute de connaissance. Il y a un je ne sais quoi qui fait que les jeunes garçons cherchent les jeunes filles qui ne font semblant de fuir qu'afin qu'on courre après ; et ce je ne sais quoi fait aussi qu'ils s'évitent en public, et se rencontrent toujours en particulier ; et c'est alors qu'elles apprennent à leurs dépens ce qu'elles craindraient d'apprendre si on leur avait appris d'avance le risque qu'elles courent d'être mal apprises.

Eh ! n'en v'la t'y pas un grand exemple dans mamzelle Rosalie, qu'était l'innocence même ? Et ça n'est pas étonnant, puis-

qu'elle approchait à peine de sa quinzième année , que madame la comtesse de Tarascon, notre bonne maîtresse, la tenait toujours éloignée de la cour, où elle est obligée de rester, à cause de sa grande charge auprès de la princesse Mathilde, notre souveraine, et surtout pendant l'absence du sire de Godefroy, son père, qui est peut-être bien loin d'ici.

CLOTILDE.

Eh ben ? quoi que tout ça veut dire ?

RENÉ.

Ça veut dire, comme je l'ons vu plus d'une fois nous même, que mamzelle Rosalie allait drès le matin. toute seulette, promener le petit Robin, son mouton, dans la prairie qu'arrosent les eaux de la fontaine, et quand le soleil dardait ses rayons, elle se retirait innocemment à l'ombre, sous les aliziers ou les amandiers.

CLOTILDE

Il y a donc ben du mal à se reposer à l'ombre ?

RENÉ.

Mon Dieu ! non ; mais ce gentil Chérubin, comme vous l'appelez, venait aussi se reposer innocemment à l'ombre, et v'là pourtant comme l'innocence de l'une et l'innocence de l'autre ont produit un petit innocent. Or donc, pour en finir, si notre jeune demoiselle avait été bien apprise, elle n'aurait pas été assez innocente pour perdre son innocence.

CLOTILDE

V'là ben de l'innocence pour rien.

RENÉ.

C'est ce que je voulons dire, et je prévoyons que tôt ou tard çà nous causera du tintoin.

CLOTILDE.

Encore la même chanson ! N'y a-t-il pas près de trois ans que j'élevons cet enfant, sous les yeux de sa petite chère mère, sans que personne au monde soupçonne tant seulement la vérité de sa naissance.

RENÉ.

Et c'est tout juste parce qu'on ne la sait pas bien cette naissance, qu'on en raisonne Or, quand madame la comtesse saura que sa fille unique, qu'elle aime plus que sa vie, est la maman de ce petit poupon, qu'est-ce que tu lui diras avec ta belle loquence pour excuser le secret que nous avons gardé sur cette malheureuse aventure ?

CLOTILDE.

Et qui en instruira madame la comtesse ?

RENÉ.

Qui ? le hasard ou le premier venu, et on en voit assez dans ce canton des premiers venus ; quand ce ne serait que cette tant renommée fontaine de Vaucluse qui les y attire. Il fal-

lait faire comme nous en étions convenus, et que ce petit mignonet restât toujours dans le pavillon des oliviers.

CLOTILDE.

C'est bon quand madame la comtesse vient à Vaucluse ; mais quand elle est à Tarascon, ou ben à Avignon auprès de la princesse Mathilde, quel risque y a-t-il de le laisser prendre l'air et courir dans les jardins, sous la conduite de notre fille Laurette ? Au surplus, y a-t-il de notre faute dans cet accident ? C'est ben nous qui avons nourri de notre propre lait mamzelle Rosalie ; mais ce n'est pas nous qui l'ont élevée grandelette. Il faut s'en prendre à la négligence de cette belle dame de Marseille qui fut, par après, chargée de sa conduite, et qui, pendant la maladie qui l'a forcée de garder la chambre, la laissait aller toute seule, sur la bonne foi de son innocence ; aussi, quand elle a vu qu'elle était fautive, a-t-elle pris promptement la fuite, et nous a laissé tout le soin de cet embarras. Mais je voudrais bien savoir pourquoi toutes ces belles pensées vous travaillent tant aujourd'hui la cervelle ?

RENÉ.

Non, ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que notre conscience en est bourrelée. Il y a long-temps que je souffrons que ce petit ange n'ait ni père, ni parrain en face d'église.

CLOTILDE.

Soyez tranquille ; il manque bien de parrain dans le monde.

RENÉ.

Et un père ? lui en trouverez-vous un de même ? Ne m'avez-vous pas dit que celui-ci était le fils du comte de Sorgues ? Cependant vous savez ben qu'il n'a pas d'enfant.

CLOTILDE.

Eh sans doute ; mais c'est sous ce nom qu'il se fit d'abord connaître à Rosalie, n'osant pas lui avouer, comme il l'a fait depuis, qu'il était le fils unique du sire Renaud.... car enfin, faut ben te le dire.

RENÉ.

Du sire Renaud de Beaucaire ! le propre frère, et l'ennemi juré du père de Rosalie. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! quelle aventure !

CLOTILDE.

Au surplus, comme il est allé à la guerre de Toulouse, où il a peut-être péri, et que c'est un mal sans remède... Mais chut, v'là Laurette qui vient par ici.

SCENE II.

CLOTILDE, RENÉ, LAURETTE, *portant beaucoup de fleurs.*

RENÉ.

Ah ! mon Dieu ! quelle moisson de fleurs.

LAURETTE.

Ben à votre service, mon père. (*à Clotilde*) En voulez-vous, ma mère ?

CLOTILDE.

Ben obligé, je n'aimons ni les fleurs, ni les fleurettes.

LAURETTE.

Je ne disons pas de même.

CLOTILDE, *à René.*

Mais à propos, notre homme, est-ce que vous allez à Avignon?

RENÉ.

Peut-être ben jusqu'à Arles.

CLOTILDE.

Et vous garderez ce nouveau garçon jardinier ? Je croyons qu'il n'a de grossier que la mine; c'est un vrai furet, et je nous en défions.

RENÉ.

Oui dà, il n'y a qu'à lui faire son compte, ça ne sera pas long. Aussi ben, il a fait plus de bruit que de besogne... Adieu, Laurette.

LAURETTE.

Voyez les belles roses, mon père.

RENÉ.

Superbes ; mais prends bien garde aux épines.

LAURETTE

Oh! il n'y a pas de risque.

RENÉ.

Je ne t'en disons pas davantage.

(*Il baise Laurette au front, et sort avec Clotilde.*)

SCENE III.

LAURETTE, *seule.*

En v'là t'y assez, et de toutes les couleurs ? Comme ça sent bon !.... Oh ! le joli bouquet que je vais faire pour mamzelle Rosalie! C'est que je l'aimons, je l'aimons... Elle est si bonne... c'est ben naturel. Faut pas mettre de soucis dans son bouquet, elle en a assez dans le cœur. Ces méchans hommes! et puis, fiez-vous-y.

SCENE IV.

VINCENT, LAURETTE.

VINCENT, *appelant dans la coulisse.*

Laurette! Laurette !

LAURETTE.

C'est ce monsieur Vincent dont ma mère parlait tout à l'heure ; je ne le pouvons souffrir.

VINCENT *entre, portant une branche de fleurs d'orange.*

Mamzelle Laurette!

LAURETTE.

Ah ben, oui; comme je te répondrons.

VINCENT, *l'appercevant.*

Ah! vous v'là donc? C'est ben honnête de nous faire égosiller après vous, sans daigner nous répondre!

LAURETTE.

Eh ben! qu'est ce que vous avez de si pressant à nous dire?

VINCENT, *lui montrant la fleur d'orange.*

Tenez, ça parle tout seul : je vous ai vu de loin cueillir des fleurs, et j'ons voulu vous en choisir une pour couronner votre bouquet.

LAURETTE.

Comme je le faisons à l'intention d'une autre, j'acceptons volontiers cette belle branche; mais si vous aviez dessein que je la portassions nous-même, vous vous êtes ben trompé, je vous l'assure.

VINCENT.

Pourquoi donc, belle Laurette?

LAURETTE.

Pourquoi? Parce que, quand une fille se pare du bouquet qu'un garçon lui présente, ça lui fait croire qu'elle est sensible à sa politesse; et à votre égard, c'est tout le contraire, afin que vous le sachiez.

VINCENT, *piqué.*

Vous êtes franche, mamzelle Laurette.

LAURETTE.

Comme l'or, M. Vincent

VINCENT.

C'est-à-dire que je n'ai pas le bonheur de vous plaire?

LAURETTE.

Oh! mon dieu, non.

VINCENT.

Qu'ai-je donc fait pour que vous me haïssiez?

LAURETTE.

Oh!.... je ne vous haïssons pas non plus; mais c'est que vous êtes trop tâtillonneux, trop curieux.

VINCENT.

Trop curieux? Quoi! pour vous avoir demandé quels étaient les parens du petit Adolphe? C'est par amitié : ce cher enfant, il est si doux! si beau!

LAURETTE.

Oh! c'est ben vrai.

VINCENT.

Sa mère doit bien l'aimer?

LAURETTE.

Oh! oui..... (*s'arrêtant*) je l'imaginons.

VINCENT.

Vous ne la connaissez donc pas?

LAURETTE.

Ah! vous voilà encore avec vos questions. Mais qu'est-ce que ça vous fait donc ? Il n'y a pas seulement sept semaines que vous êtes chez nous, et vous êtes aussi familier, aussi questionneux que s'il y avait mille ans que vous y fussiez ; et pourtant, quoique vous soyez curieux et babillard, je devons convenir que vous êtes quaziment aussi poli qu'on peut l'être dans notre ville d'Avignon ; c'est pourquoi je voulons vous donner un bon conseil.

VINCENT.

Je vous en remercie d'avance ; et quel est-il ce conseil ?

LAURETTE.

C'est que vous ferez bien de chercher à vous placer ailleurs ; parce que mon père, qui est non-seulement le maître jardinier, mais encore le concierge du château, dit d'abord que vous êtes paresseux, et que vous n'entendez rien au jardinage, et ensuite, que vous avez trop de connaissances étrangères qui vous dérangent du travail, en vous menant boire par-ci, par-là, dans les environs. Or, tout le monde se connaît dans un petit endroit : on a donc rapporté ça, comme je vous le dis, à ma mère, qui l'a conté à mon père ; et moi, je vous le raconte, pour vous faire plaisir. Vous m'avez donné une belle fleur, je vous donne un bon avis ; ça fait quitte. Adieu, M. Vincent.

(*Elle lui fait une petite révérence, et sort en courant.*)

SCENE V.

VINCENT, *seul, la regardant aller.*

Adieu, mamzelle Laurette..... (*reprenant son ton naturel.*) Me voilà bien payé de ma fleur d'orange. Avec tout cela, je ne suis pas plus avancé que le premier jour que je suis entré dans cette maison. Le sire Renaud, comte de Beaucaire, dont j'ai l'honneur d'être le zélé confident, m'a ordonné de m'introduire sous ce déguisement au château de Vaucluse, appartenant à l'épouse du comte de Tarascon, son frère, qu'il déteste parfaitement : il est curieux de savoir ce qui s'y est passé, et ce qui s'y passe depuis l'absence de ce frère. Je lui ai bien écrit qu'on y élevait un enfant ; mais quel est cet enfant ?... C'est ce que je n'ai pu lui apprendre, puisqu'il m'a été impossible de le savoir moi-même. Ce mystère l'inquiète.... Il sera mécontent de ma mission ; son caractère est sombre, rêveur, et quelquefois brutal..... Mais si je ne me trompe..... ma foi, c'est lui-même.

SCENE VI.

VINCENT, RENAUD, *enveloppé dans un manteau.*

VINCENT.

Vous ici, Monseigneur ?

RENAUD.

Pourquoi non? Qui m'y connaît que toi? D'ailleurs, mon dessein n'est pas d'y rester long-temps inconnu. Eh bien! qu'as-tu découvert sur cet enfant? Quel est son père? sa mère? Quel est-il enfin?

VINCENT.

Ah! Monseigneur, battez-moi, tuez-moi, mais ne m'en demandez pas davantage.

RENAUD.

Il faut que cet enfant disparaisse.

VINCENT.

Il est bien difficile..... oui, Monseigneur.

RENAUD.

Il ne doit pas y avoir grand monde au château pendant l'absence de la comtesse.

VINCENT.

Votre charmante nièce....

RENAUD.

Elle ne m'a jamais vu. Empare-toi de cet enfant, de gré ou de force, tu m'entends?

VINCENT.

Oui, Monseigneur.

RENAUD.

Tu te porteras au petit hermitage; mes gens y seront; le reste me regarde.. Quelles sont ces femmes que j'aperçois à l'entrée de ces bosquets?

(Il remonte la scène; Vincent l'arrête, et le fait cacher derrière le berceau.)

SCENE VII.

CLOTILDE, ROSALIE, ADOLPHE, LAURETTE, *au fond*, VINCENT, RENAUD, *sur le devant.*

Laurette arrive tenant Adolphe d'une main; Rosalie les suit, appuyée sur Clotilde.

LAURETTE, *à Adolphe.*

Viens, viens; allons chercher des papillons.

ADOLPHE.

Oui, ma bonne.

ROSALIE, *à Adolphe.*

Va, mon petit ami, va. *(Elle l'embrasse.)*

VINCENT, *bas à Renaud.*

Le voilà, cet enfant: votre nièce l'embrasse: l'autre est Laurette, fille de la nourrice de Rosalie.

(Laurette emmène l'enfant; Rosalie le suit des yeux; Clotilde descend la scène.)

SCENE VIII.

CLOTILDE, RENAUD, VINCENT, ROSALIE, *au fond.*

CLOTILDE, *à Vincent.*

A merveille, M. Vincent! C'est donc pour faire la belle

conversation ?.... (*appercevant Renaud.*) Ah ! mon Dieu ! si je ne me trompe, c'est le sire Renaud. Par quel hasard, connaît-il Vincent ?

RENAUD.

Eh bien, ma bonne, ma présence vous interdit? me connaissez-vous ?

CLOTILDE, *troublée..*

Oui, oui, Monseigneur, j'ons eu l'avantage et l'honneur de vous voir ben des fois à la fête de Beaucaire ; mais comme vous n'êtes jamais venu ici, ou que je ne vous y ons jamais vu...

RENAUD, *montrant Rosalie.*

Quelle est cette jeune personne ?....

VINCENT.

C'est notre jeune maîtresse, Monseigneur.

CLOTILDE, *à part.*

Maudit bavard. (*haut.*) Allons, va travailler toi, et laisse nous. (*Vincent sort.*)

RENAUD.

La fille de Godefroy ?

CLOTILDE.

Oui, Monseigneur.

RENAUD.

Approchez, approchez, belle Rosalie.

CLOTILDE, *à Rosalie.*

C'est votre oncle.

ROSALIE.

Ciel ! (*Elle descend au milieu.*)

RENAUD.

Pourquoi ce trouble ? cet embarras ? Si des circonstances fâcheuses m'éloignent de vos parens, je n'en ai pas moins été sensible aux éloges que j'ai entendu faire de votre beauté et de votre mérite ; ils m'ont inspiré le vif désir d'en juger par moi-même, et je vois avec plaisir que ces éloges, quelques flatteurs qu'ils soient, sont bien au-dessous de la vérité..... Pourquoi rougir ? je ne fais que vous rendre justice.

ROSALIE.

C'est au fond de nôtre cœur que nous devons chercher la justice qui nous est due. Le plus bel éloge est celui qu'on obtient de ses parens, c'est une bien douce récompense : heureux qui peut la mériter.

RENAUD.

Cette réponse annonce une âme vertueuse et sensible.

CLOTILDE.

Ah ! c'est bien vrai, Monseigneur.

RENAUD.

Je vous ai vu caresser un enfant qui paraît bien aimable.

CLOTILDE.

Et doux comme un mouton, Monseigneur.

RENAUD.

Est-ce sa mère qui le conduisait ?

CLOTILDE.

Comment, sa mère ? Non, Monseigneur, c'est notre fille Laurette.

RENAUD.

Est-ce qu'elle ne pourrait pas être votre fille et sa mère ?

CLOTILDE.

Non, Monseigneur, elle n'est pas dans ce cas là.

RENAUD.

Dans ce cas ?

CLOTILDE.

Et sans doute, puisqu'elle n'est pas mariée.

RENAUD.

Il me paraît, ma nièce, que vous vous intéressez à cet enfant ?

ROSALIE.

Oui, je l'aime beaucoup ... Il me fait tant d'amitiés, que je ne puis m'empêcher de répondre à ses caresses.

RENAUD.

L'intérêt qu'il vous inspire me fait désirer de contribuer aux bienfaits dont vous l'honorez.

CLOTILDE.

Oh ! il ne manque de rien, Dieu merci, et je sommes en état de fournir....

RENAUD.

N'importe ; j'ai besoin de consolation, privé du seul enfant que le ciel m'ait accordé....

ROSALIE, *vivement.*

Quoi ? votre fils ?....

RENAUD.

Vous le connaissez ?

ROSALIE, *se remettant.*

On m'en a beaucoup parlé.

RENAUD.

Mon cœur gémit sur son absence.

ROSALIE, *vivement.*

Lui serait-il arrivé quelque accident ?.... Pardonnez ma curiosité.... Il est si naturel de s'attendrir sur le sort de ses parens.

CLOTILDE.

Quand il serait son frère, il ne la toucherait guères de plus près.

RENAUD.

Un guerrier a tant de dangers à courir ! la gloire vend cher ses faveurs.

ROSALIE.

Ah ! croyez que je prends part.....

(On entend au loin le bruit du cor.)

CLOTILDE.

Mamzelle, j'entends le bruit des corneux ; c'est peut-être la princesse.

RENAUD.

Justement. Elle prend aujourd'hui le plaisir de la chasse dans la forêt de Sorgues.

CLOTILDE.

Et si elle venait se reposer au château, comme ça lui arrive parfois ?.... Ah ! mon dieu ! j'allons vîte .... Pardon, Monseigneur. Venez-vous, mamzelle Rosalie ?

RENAUD, *à Clotilde.*

Ma nièce est donc sous votre surveillance ?

CLOTILDE.

Oui, Monseigneur : ce n'est pas qu'elle en ait besoin, Dieu merci ; elle est assez sage pour se garder elle-même.

RENAUD.

Je n'en doute pas. Allez, ma nièce ; j'espère que nous nous reverrons bientôt ; en serez-vous bien aise ?

ROSALIE.

Le ciel sait combien je le désire.

RENAUD.

Allez, et conservez toujours cette précieuse innocence, le plus bel apanage de la jeunesse et de la beauté.

(Rosalie baise la main de Renaud, et sort en levant les yeux au ciel.)

SCENE IX.

RENAUD, *seul.*

Elle est vraiment aimable. Je n'ai pu me défendre en la voyant..... Que dis-je ? n'est-ce pas la fille de Godefroy ? Ce nom seul me fait repentir d'une indigne faiblesse..... Mais cet enfant.... Quoi ! je ne pourrai découvrir..... Il faut à quelque prix que ce soit..... (*Bruit de cor*) Mais quel bruit confus ! Serait-ce déjà la princesse ?

SCENE X.

JULIEN, LE BAILLI, RENAUD, Villageois et Villageoises.

(Les Villageois et Villageoises arrivent en courant ; le Bailli court après eux.)

LE BAILLI, *essoufflé.*

Mais, mais..... où allez-vous donc ? Où courez-vous ?

JULIEN.

Est-ce que vous n'entendez pas les corneux..... monsieur le Bailli ?

LE BAILLI.

Eh bien ?

JULIEN.

Il y a long-temps que notre bonne princesse n'a chassé dans notre canton.

LE BAILLI.

Eh bien?

JULIEN.

Il est croyable qu'elle viendra jusqu'au château.

LE BAILLI.

Eh bien?

JULIEN.

Et que madame la comtesse, qui ne la quitte guère, sera avec elle.

LE BAILLI, *impatienté.*

Eh bien? eh bien? eh bien?

JULIEN.

Eh bien? eh bien? est-ce que vous croyez que je resterons là plantés comme le pont d'Avignon, sans aller à leur rencontre, leur porter des fruits, des bouquets, des.....?

LE BAILLI.

Des.. des.. des.. Eh! ne faut-il pas en ma qualité de premier et unique magistrat de la châtellerie de Vaucluse, que je la harangue en cérémonie à la tête des notables du lieu? Ne faut-il pas suivre les préceptes et documens d'un grand homme qui dit dans ses paralipomènes :

Chacun doit convenir, et nul ne peut nier,
Que toujours un bailli doit parler le premier.

(*Bruit de chasse, éloigné.*)

JULIEN.

Ah! v'là les corneux qui chantent là bas, là bas, du côté de la rivière.

LE BAILLI.

Le cerf est peut-être à l'eau; ainsi nous avons du tems de reste; parce qu'il faut d'abord couper le pied pour la princesse, donner la curée à la meute.....

RENAUD, *s'avançant.*

Fort bien, M. le bailli.

LE BAILLI, *surpris.*

Le sire de Beaucaire!

TOUS.

Le sire de Beaucaire!

(*Tout le monde se sauve avec des marques d'effroi.*)

SCENE XI.

LE BAILLI, RENAUD.

LE BAILLI, *tremblant.*

Pardon, Monseigneur, si la crainte..... non, non, je veux

dire le respect que votre nom imprime dans la tête....., l'esprit, l'âme..... et le cœur des....

RENAUD.

C'est bon, c'est bon; laissez-moi.

LE BAILLI.

Oui, Monseigneur. (*Il sort.*)

SCENE XII.

RENAUD, *seul.*

Me voilà convaincu de l'aversion publique qu'on a inspiré à ces bonnes gens contre moi : leur frayeur à mon aspect m'en est un sûr indice. Et je ne m'en vengerais pas!

SCENE XIII.

RENAUD, RAIMBAUT.

RENAUD.

Que voulez-vous, Raimbaut? Ne vous avais-je pas dit d'attendre mes ordres, que je voulais être seul?

RAIMBAUT.

Excusez-moi, Monseigneur; mais la nouvelle que j'ai à vous annoncer.....

RENAUD.

Quelle est-elle?

RAIMBAUT.

Le sire Aimond.....

RENAUD.

Mon fils!

RAIMBAUT.

Arrive à l'instant même. Impatient de vous revoir, après une si longue absence, il m'a suivi malgré moi, et.....

RENAUD.

Malgré vous! Pouviez-vous douter que son retour ne comblât les vœux de son père? Courez.

SCENE XIV.

RENAUD, AIMOND.

AIMOND.

Pardon, mon père, si retenu dans une longue captivité....

RENAUD.

Je le sais, mon fils. En me prévenant sur ton retour, le comte de Béarn m'a instruit des motifs de ton silence; il ne m'a pas laissé ignorer les actions d'éclat qui t'ont valu le surnom d'intrépide.

AIMOND.

Eh! que peut le courage contre la perfidie? Vous savez qu'à peine armé chevalier, vous m'ordonnâtes d'aller rejoindre, sous un nom inconnu (précaution dont vous me laissâtes ignorer la cause.)

RENAUD.

Tu l'apprendras, mon fils; j'en instruisis notre souveraine, elle en approuva les motifs.

AIMOND.

J'allai donc rejoindre les nouvelles troupes que la princesse Mathilde envoyait au secours du comte de Toulouse, contre les armes d'un fanatisme aveugle autant qu'intéressé. Nos succès furent d'abord brillans; mais quelques-uns de nos chefs, séduits par l'or de l'Espagne et les promesses d'un souverain que l'honneur m'empêche de nommer, nous firent tomber dans le piége que nous tendait Montfort, chef de la croisade; surpris dans un défilé, nous fûmes contraints, malgré la plus vigoureuse résistance, de céder au nombre multiplié d'Espagnols que secondaient les traîtres qui nous avaient abandonnés.... Godefroy de Tarascon....

RENAUD.

Mon frère!

AIMOND.

Percé de coups, laissé pour mort sur le champ de bataille, allait perdre la vie : je vole à son secours; j'écarte un gros d'ennemis avide de ses dépouilles; j'arrête le fer déjà levé pour le rendre au trépas; le soutenant d'un bras et combattant de l'autre, je le conduisais hors du champ du carnage, lorsqu'un nouveau corps d'ennemis nous environne, nous presse, et nous charge de fers.

RENAUD.

Ignorais-tu que Godefroy fut mon ennemi?

AIMOND.

Non, mon père; mais l'honneur ne me permit pas de l'abandonner.

RENAUD.

Et l'ayant reconnu, tu lui dis sans doute que tu étais son neveu?

AIMOND.

Pouvais-je oublier que vous me l'aviez défendu? Si j'avais osé, si j'avais pu vous désobéir, serais-je resté près de trois ans dans les fers du cruel roi de Sarragosse? l'espoir d'une riche rançon ne l'aurait-il pas déterminé à me rendre la liberté?

RENAUD.

Mon fils, tu as appris à souffrir : c'est une leçon utile. Connu pour l'unique rejetton de la plus illustre famille du comtat venaissain, la jalousie de tes rivaux eût armé contre toi l'envie et la calomnie; mais inconnu, c'est à ton courage, et non pas à l'éclat de ta naissance, que tu dois le surnom qui t'honore, et quoiqu'il te soit permis de te glorifier des hauts faits de tes aïeux, tu peux dire à ton tour : je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée. Elève tes regards au faîte des honneurs; il n'est dans la France entière aucun parti où ta naissance et ta valeur

ne te permettent d'aspirer. Le comte d'Arles, mon ancien compagnon d'armes, désire s'unir à moi par de nouveaux liens. (*Surprise d'Aimond.*) Oui, l'unique héritière de ses immenses possessions t'est promise; les paroles sont données et reçues de part et d'autre. Est-il un souverain dont tu doives envier la puissance, si tu réunis au comté de Beaucaire les principautés d'Arles et de Tarascon ? Il se pourrait cependant qu'on cherchât à te frustrer de ce dernier apanage; on élève ici, en secret, un enfant dont les parens sont encore inconnus.

AIMOND, *surpris.*

Un enfant ?

RENAUD.

Rassure-toi; j'espère qu'il sera bientôt en ma puissance. Qui sait s'il n'est point le fruit d'un amour illégitime de la comtesse ?

AIMOND.

Ah ! mon père ! l'épouse de Godefroy, la vertueuse Hortense, l'amie, la compagne de notre souveraine, capable d'un crime !

RENAUD.

Non, mon fils, mais d'une faiblesse; car, pourquoi tant de mystère ?

AIMOND.

Pardon, mon père, mais la haine, souvent injuste, vous inspire peut-être des soupçons injurieux a sa vertu.

RENAUD.

Tu nommes ma haine injuste ? A-tu donc oublié que Godefroy fut toujours l'enfant de prédilection de notre aïeul, aîné de la famille ? les grands fiefs de notre maison ne devaient-ils pas m'appartenir ? Un partage inégal m'en dépouilla en sa faveur. Je recherchai cette même Hortense, moins par amour, que dans l'espoir de réparer, par cette alliance, les pertes que je devais éprouver un jour. Tout me fut ravi, Godefroy resta possesseur de Tarascon, d'Hortense et de Vaucluse. Il n'est plus, si j'en dois croire le comte de Béarn; et si je suis ici, c'est ma tendresse pour toi qui m'y ramène, c'est pour défendre tes droits que ton père a recours à la feinte, tout prêt d'employer la force, où l'adresse ne lui suffirait pas, et si Godefroy....

AIMOND.

Après avoir partagé long-temps ma captivité, l'ordre du tyran l'éloigna de Sarragosse, et j'ai lieu de croire qu'il n'a dû sa liberté qu'aux trésors qu'il aura prodigués pour revenir au sein de sa famille.

RENAUD.

Il n'a point reparu. Monfort, dont le frère expira, dit-on, sous ses coups, l'aura sacrifié à son ressentiment. Que ne peut

le fanatisme, armé du fer de la vengeance ? Tranquille de ce côté, ne songeons....

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, VINCENT.

VINCENT, *à Renaud.*

Monseigneur, les chasseurs paraissent approcher du château, et j'espère, pendant le tumulte et la confusion, trouver l'instant de vous satisfaire.

RENAUD.

Observe tout, et dès que l'enfant sera en ta puissance viens me rejoindre où Raimbaut m'attend avec son escorte.

(Il sort avec son fils, Vincent reste au fond du théâtre.)

SCENE XVI.

HORTENSE, ADÈLE, VINCENT, Suite.

HORTENSE, *à sa suite.*

Eloignez-vous; je veux goûter un instant de repos. Allez rejoindre la chasse, j'irai bientôt vous y trouver.

(La suite se retire.)

Du repos ! Non, non, il n'en est plus pour la malheureuse Hortense !

ADÈLE.

Que dites-vous, Madame ? Comblée des dons de la fortune, au sein des honneurs, aimée de notre souveraine, chérie de tout ce qui vous environne, qui peut troubler votre félicité ? Auriez-vous reçu d'affligeantes nouvelles concernant votre illustre époux ?

HORTENSE.

L'univers se tait sur son sort; ce silence, que je ne puis comprendre, nourrit depuis long-temps ma trop juste douleur; mais un nouvel événement vient encore en redoubler l'amertume.

ADÈLE.

Et c'est un secret que vous n'osez confier à ma foi?

HORTENSE.

Peux-tu le croire, en eus-je jamais pour toi? Les preuves constantes de ton amitié ne t'ont-elles pas rendue digne de toute ma confiance ?

ADÈLE.

Eh bien ? qui vous empêche d'épancher votre cœur dans le sein de votre amie ?

HORTENSE.

Tu sais qu'après le funeste départ de Godefroy, je fus obligée de suivre Mathilde dans le cours des voyages que des intérêts majeurs la forcèrent d'entreprendre ; j'avais perdu mon époux ; il fallut encore me séparer de ma fille. Séparation

cruelle! Elle touchait à peine à son troisième lustre. Absente alors, tu vivais sous les lois d'un époux; je crus ne pouvoir mieux confier ce qui me restait de plus cher au monde qu'aux soins de l'infortunée Roquevaire, que les malheurs arrivés à sa famille a aient contrainte à chercher un asile près de moi. Rassurée sur le sort de Rosalie, que je croyais laisser dans cette paisible retraite sous la garde de l'honneur et de la vertu, je partis plus tranquille. Qui de nous peut lire dans l'avenir!

ADÈLE.

Près de trois ans se sont écoulés depuis cet événement, et je me souviens que madame Roquevaire ne fit pas un long séjour à Vaucluse.

HORTENSE.

J'appris..... trop tard sans doute qu'elle avait disparu de ces lieux; et malgré les plus vives recherches, personne ne put me donner des renseignemens sur le lieu de sa retraite. Juge de ma surprise, lorsque je reçus hier cet écrit de sa part.

(*Elle lit.*) « Je touche aux portes de la mort. Vous me con-
» fiâtes la surveillance de votre fille; ma santé déjà languis-
» sante ne me permit pas d'y donner les soins assidus que cette
» charge délicate exigeait de moi..... Je me suis punie d'une
» négligence involontaire. Mes privations, mes austérités, mes
» remords vous ont assez vengée, et je meurs en implorant la
» miséricorde du ciel et la vôtre.

» *Du monastère de Sainte-Marie d'Avignon.* »

ADÈLE.

Quoi! si près, et vous l'ignoriez?

HORTENSE.

Juge de mon impatience à voler vers cette retraite! Empressement inutile; elle n'était déjà plus!

ADÈLE.

Quel peut être le motif de cet écrit?

HORTENSE.

Le plus grand des malheurs, peut-être; cette idée me fait frémir..... « Je me suis punie d'une négligence involontaire; » mes remords vous ont assez vengée..... » Paroles cruelles qui retentissent au fond de mon cœur!

ADÈLE.

Eh quoi! vous soupçonneriez?... Mais la candeur, la tranquillité de Rosalie.....

HORTENSE.

Je ne puis supporter cette horrible incertitude : il n'y a que le cœur d'une mère qui puisse apprécier ce que je souffre en ce moment; mais je sens qu'il faut me contraindre malgré moi. Cette nuit..... nuit affreuse! Je l'ai passée dans les plus vives agitations; le jour a ramené quelque calme dans mon esprit, et je me sens assez de force pour employer la prudence, et s'il le

faut la dissimulation... ô ciel! la dissimulation avec ma Rosalie, avec la fille la plus aimée, la plus chérie! Oh! mon tourment le plus cruel est de craindre que nos cœurs ne s'entendent plus.

ADÈLE.

Mais par quels moyens.....

HORTENSE.

Rosalie n'est point prévenue de mon arrivée; je veux la surprendre..... Je veux profiter de son agitation, du premier élan de la nature pour amener son âme à une confidence..... que je redoute autant que je dois la souhaiter.

ADÊLE.

Vous allez donc au château trouver.....

HORTENSE.

Non, je voudrais que, surprise à mon aspect imprévu.....
(*apercevant Vincent*) Mais n'est-ce pas un jardinier que je vois là-bas?

ADÈLE.

Oui, madame.

HORTENSE.

Il me vient une idée..... Fais-le venir.

ADÈLE, *à Vincent.*

Approchez, jeune homme, approchez.

HORTENSE.

Il faut qu'il soit nouvellement ici, car sa figure m'est inconnue. Interroge-le.

ADÈLE, *à Vincent.*

Etes-vous du château, mon ami?

VINCENT.

Oui, madame; j'y travaillons au jardinage depuis...... Oh! oui, il y a ben sept semaines.

HORTENSE.

Vous connaissez sans doute la fille de madame la comtesse?

VINCENT.

Qui? mamzelle Rosalie? not' jeune maîtresse, qu'est tant douce, tant agréable?

HORTENSE.

Allez lui dire que deux dames..... étrangères, attirées par la beauté de ces lieux, lui font demander la permission de les parcourir et de.....

VINCENT.

Ah! mon dieu, elle est si avenante à tout un chacun, et surtout envers les dames, que je sommes assuré qu'elle viendra elle-même.....

HORTENSE.

Si vous pouviez l'y engager.....

VINCENT.

V'là que j'y courons..... Eh! faudra-t-il aussi vous amener le petit Adolphe? c'est qu'elle ne le quitte guères.

HORTENSE.

Quel est cet Adolphe ?

VINCENT.

Oh, dam' ! c'est un enfant beau comme le jour ; ça n'est pas plus haut que ma jambe, sans comparaison, et ça vous à des raisons.... des raisons.... comme un espiègle ; aussi notre jeune demoiselle l'aime.... l'aime comme ses yeux.

HORTENSE.

Allez vîte, et songez que je vous attends.

(*Vincent sort.*)

SCENE XVII.

ADÈLE, HORTENSE.

ADÈLE.

Quel est donc cet enfant dont il parlait d'une manière si intéressante ?

HORTENSE, *troublée.*

J'y pensais, ce ne peut être celui de Clotilde ; elle n'est plus d'un âge....

ADÈLE.

C'est peut-être quelqu'infortuné que votre fille aura accueilli par humanité. Je reconnais bien là le cœur de Rosalie.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, VINCENT.

VINCENT, *accourant.*

T'nez, t'nez, j'nons pas été bien loin, la v'là qui vient par ici avec la mère Clotilde.

SCENE XIX.

VINCENT, CLOTILDE, ROSALIE, HORTENSE, ADÈLE.

ROSALIE, *reconnaissant sa mère.*

Ah ! ma mère ! (*Elle l'embrasse.*)

CLOTILDE, *à Vincent.*

Vous serez donc toujours sur nos talons ? est-ce là votre ouvrage ? (*Vincent sort.*)

SCENE XX.

LES PRÉCÉDENS, excepté VINCENT.

HORTENSE, *à Rosalie.*

Tu vois, j'ai voulu te surprendre ; car je suis sûre que tu ne m'attendais pas ?

ROSALIE.

Non, je ne t'attendais pas ; mais tu sais bien que mon cœur te désire toujours.

HORTENSE.

Voici la belle saison : j'obtiendrai de Mathilde de passer quelque temps avec toi. Mais vois donc Adèle ! quelle fraîcheur ! quelle santé ! quel air de candeur et d'innocence ! Eh

quoi ? mon éloge te fait rougir.... Mais dis-moi donc, Rosalie, quel est ce jeune enfant ?....

ROSALIE.

Un enfant !

HORTENSE.

Oui, n'est-ce pas Adolphe qu'il se nomme ?

ROSALIE, *à part.*

Ciel !

CLOTILDE, *avec embarras.*

Oui, oui, madame.

HORTENSE, *à Rosalie.*

Te voilà toute déconcertée.

ROSALIE.

Moi... maman.

HORTENSE.

Crois-tu que je puisse te blâmer d'un acte de bienfaisance ?

CLOTILDE.

Oh ! mon Dieu oui, Madame, d'une véritable charité.

HORTENSE.

Comment ? Serait-ce un orphelin ?

CLOTILDE.

Oui, Madame.

HORTENSE.

Y a-t-il long-temps que tu prends soin de cet infortuné ?

ROSALIE.

Oui, maman.

CLOTILDE, *fortement.*

Non, Madame.

HORTENSE.

Tu ne m'en as jamais parlé ; pourquoi cette réserve ?

ROSALIE.

C'est que je craignais.... (*à Clotilde.*) Que je souffre !

HORTENSE.

Quoi ! des secrets pour moi, pour ta mère, pour ton amie !

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS, LAURETTE, ADOLPHE.

ADOLPHE, *accourant.*

Maman ! maman !

ROSALIE, *effrayée.*

Ciel !

HORTENSE, *indignée.*

Maman !

ROSALIE, *à part.*

Ah ! Clotilde !

HORTENSE, *sévèrement.*

Est-ce là cet orphelin ?

CLOTILDE, *déconcertée.*

Oui, madame.

HORTENSE.

Et vous ignorez quels sont ses parens?

CLOTILDE, *tremblante.*

Oui, madame.

HORTENSE, *présentant l'écrit à Rosalie.*

Tiens, vois si je suis instruite.

ROSALIE.

Grand Dieu!

HORTENSE.

En est-ce assez pour te confondre?

ROSALIE, *désespérée.*

O! ma mère!

HORTENSE, *indignée.*

Ta mère? malheureuse! Je ne te connais plus; laisse-moi.

ROSALIE, *hors d'elle.*

Ma mère!

HORTENSE.

Va, fuis loin de moi; fuis cacher ta honte.

ROSALIE, *tombant dans les bras de Clotilde.*

Je me meurs.

ADÈLE, *à Hortense.*

Ah! madame, prenez pitié de votre fille.

HORTENSE.

Non, non, jamais.... (*l'apercevant évanouie.*) Ciel! Rosalie! Ah! sauvez-la, sauvez-la, si vous ne voulez que j'expire avec elle!

(*Rosalie est dans les bras de Clotilde; Adèle soutient Hortense. Tableau.*)

Fin du premier Acte.

Le théâtre represente une autre vue de Vaucluse, ayant pour perspective (mais très-éloignee) le château de Vaucluse.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LAURETTE, *seule.*

Les uns rient, chantent, dansent; les autres se chagrinent, pleurent, se désespèrent : v'là pourtant la vie de ce monde. Nous étions si tranquilles, si joyeuses! Ah! mon dieu, mon dieu! c'est tout comme un orage qui vous surprend au moment que vous y pensez le moins. Et cette chère Rosalie... Mais...

SCENE II.

ROSALIE, ADELE, CLOTILDE, LAURETTE.

ROSALIE.

Non, je n'écoute rien : je veux la voir, la fléchir, ou mourir à ses pieds.

ADÈLE.

Calmez-vous, Rosalie. Obligée d'aller rejoindre la princesse, qu'une trop longue absence aurait alarmée, votre mère n'a pu se résoudre à s'éloigner de vous, qu'assurée que vous étiez hors de dangers.

CLOTILDE.

Et elle nous a bien recommandé d'avoir le plus grand soin...

ROSALIE.

Ses bontés pénètrent mon âme; sa vertu m'humilie. Si l'intention de la commettre doit aggraver une faute, le ciel sait si je suis coupable. O ma chère Adèle! environnée des piéges qu'on lui laisse trop ignorer, que la jeunesse est à plaindre! Je fus séduite sans le savoir, et mon séducteur le fut lui-même sans le vouloir. Sans le vouloir? Mais sa fuite, son silence... Ah! malheureuse! c'est ce silence, cette fuite qui font couler tes larmes criminelles!

LAURETTE, *lui prenant la main.*

Ma chère Rosalie...

ROSALIE, *apercevant Laurette.*

Que tu es heureuse, Laurette! tu ne trembles point à l'approche de ta mère! Ses caresses ne te font point rougir.

LAURETTE, *gaiement.*

Ben du contraire. (*Elle embrasse Clotilde.*)

ROSALIE.

Et moi, combien je suis punie! O ma mère! que le moment où je te reverrai sera terrible! (*inquiète.*) Mais cet enfant malheureux.....

CLOTILDE, *vivement.*

Malheureux? Pourquoi donc? Si vous saviez combien Madame l'aime déjà!

ROSALIE, *vivement.*

Elle l'aime!

CLOTILDE.

Ne l'a-t-elle pas demandé? N'a-t-il pas fallu lui amener? Elle le regardait avec des yeux si doux, si doux! et il lui tendait ses petits bras avec tant de graces et de gentillesse, qu'elle n'a pu se retenir : elle l'a pris sur ses genoux, et elle l'a embrassé.....

ROSALIE, *transportée de joie.*

Elle l'a embrassé!

CLOTILDE.

Plus de cent fois.

(*Rosalie met un genou en terre pour remercier le ciel.*)

ROSALIE.

O ciel! tu permets à mon cœur un rayon d'espérance.

ADÈLE, *la relève et l'embrasse.*

Ah! croyez....

ROSALIE, *vivement.*

Bonne Adèle ! ah ! de grace, allez retrouver ma mère, rassurez-la sur l'état de sa Rosalie ; portez-lui les vœux de mon cœur ; peignez-lui ma tendresse et mon repentir ; dites-lui combien j'ai versé de larmes, combien j'ai souffert.. Je connais son âme ; elle est si belle, si sensible! ménagez sa délicatesse ; amenez-la par degrés à m'accorder le pardon si désiré dont dépend ma vie et mon bonheur.

ADELE.

Comptez sur mes soins et sur mon amitié ; mais de grace allez prendre quelque tranquillité.

ROSALIE, *la serre dans ses bras.*

C'est de vous que je l'attends ; j'ai besoin de revoir mon fils. Il m'était bien cher ! mais depuis que ma mère.... ah ! je sens que je l'en aime davantage. Viens, Laurette, il faut que je l'embrasse avant l'instant de son repos.

(*Adèle la conduit quelques pas et l'embrasse. Rosalie embrasse aussi Clotilde, et sort avec Laurette.*)

SCENE III.

CLOTILDE, *seule.*

Cette madame Adèle a un cœur d'or : aussi est-ce la bonne amie de madame la comtesse ; elle a perdu son mari, brave homme en son vivant ; mais qui a dissipé toute sa fortune, et la laissée par bonheur sans enfant. — Notre maîtresse m'a dit en partant qu'elle voulait me parler..... Je me doutons ben que c'est pour savoir le fin mot de cette aventure. Je n'oserons jamais lui avouer que c'est le propre fils de ce méchant sire de Beaucaire qu'est le père de ce cher enfant. Ils sont si grands ennemis, qu'il n'y aurait pas de miséricorde pour Rosalie : je sens ben qu'il faudra déguiser la vérité, et j'espérons que le ciel nous le pardonnera, en faveur de la bonne intention, puisque c'est pour empêcher le malheur de cette chère demoiselle, à qui je sommes attaché.... Je l'y ons donné notre lait, je donnerions tout de même notre sang afin de la voir heureuse ; mais, mais,.. les v'là déjà de retour !

SCENE IV.

HORTENSE, CLOTILDE, ADÈLE.

CLOTILDE, *à Hortense.*

Madame la comtesse, j'allons ben vîte annoncer votre arrivée à mamzelle Rosalie ; car elle est impatiente.

HORTENSE.

Un moment, Clotilde, j'ai à vous entretenir.

(*Adèle veut s'éloigner, Hortense la prend par la main, et la ramène pendant ce jeu.*)

CLOTILDE, *à part.*

N'y a pas à reculer.

HORTENSE, *à Clotilde.*

Rassurez-vous, et apprenez-moi comment ma coupable fille....

CLOTILDE.

Coupable, Madame? Gardez-vous ben de le croire; pour malheureuse, je n'en disconvenons pas.

HORTENSE, *surprise.*

Elle n'est pas coupable?

CLOTILDE, *vivement.*

Si un scélérat vous guettait dans un bois pour vous égorger, lequel des deux serait criminel à votre avis? Et ben, c'est tout de même.

HORTENSE, *avec impatience.*

Explique-toi.

CLOTILDE.

Ce fut long-temps après que sire Godefroi fut parti pour l'armée, et que vous fûtes obligée de suivre la princesse Mathilde dans son grand voyage, que madame Roqu vaire, que vous aviez laissée pour gardienne de notre jeune demoiselle, s'enfuit tout subitement du château; et je m'aperçus alors que Rosalie s'enfermait toute seule pour s'abandonner au chagrin. Je n'y pus plus tenir: je vins un beau matin la trouver dans sa chambre, et je me mis à pleurer tout comme elle et de bon cœur, je vous l'assure. Elle de me consoler, et moi de la questionner; enfin, je fis tant et tant, qu'elle me fit la confession de son malheur, comme quoi chagrine de l'absence de son père et de la vôtre, elle se promenait souvent dans les bosquets, où est-ce qu'elle rencontrit un beau garçon quaziment aussi jeune qu'elle, qui se disait le fils d'un seigneur des environs.

HORTENSE.

Que vous nommez?

CLOTILDE.

Adolphe; puisque c'est le même nom que nous avons donné au petit.....

HORTENSE, *l'interrompant.*

Et les parens de cet Adolphe?

CLOTILDE.

Le comte de Sorgue .... comme il le disait.

ADÈLE.

Le comte de Sorgue? Il n'a point de fils.

CLOTILDE.

Eh! mon dieu, non, madame, nous l'avons ben su depuis; mais ce fut en cette qualité que Rosalie croyait véritable, qu'il s'empara de son esprit et de son cœur; c'est avec de belles promesses et de magnifiques paroles, dont l'engeance des galans ne manque jamais, qu'il parvint à lui tourner la tête au point..... Ah! madame, j'n'y pouvons songer, sans répandre des larmes!

HORTENSE.

Monstre horrible ! fatale imprudence ! Et comment avez-vous pu me cacher cet affreux événement ?

CLOTILDE.

J'avions promis par serment à mamzelle Rosalie de n'en jamais parler à personne.

HORTENSE.

Mais à moi, à moi, sa mère !

CLOTILDE.

Et c'est ben à cause que vous êtes sa mère ; puisqu'elle me disait chaque jour : « Ma chère Clotilde, que maman surtout ignore ce funeste secret. Je connais sa vertu, sa sensibilité : ce serait pour elle et pour moi le coup de la mort. Ce n'est pas pour moi que je la crains, je la désire après mon malheur; mais cet enfant, cette innocente créature, que deviendra-t-elle? (*à genoux*). Madame, ma chère maîtresse, c'est à deux genoux que je vous prions de ne jamais douter de la tendresse et du bon cœur de votre fille.

HORTENSE.

Levez-vous, Clotilde ; je ne puis faire un crime à Rosalie d'un malheur que son innocence l'empêchait de prévoir. Sa gouvernante fut seule coupable, et la mort l'a soustraite à mon ressentiment. Que cet horrible secret reste caché dans le sein de votre famille.

CLOTILDE, *s'écriant.*

Ah ! madame, plutôt mourir.....

HORTENSE.

Et cet infâme séducteur ?

CLOTILDE.

J'vous jurons qu'il n'a plus reparu, et que je n'en avons plus entendu parler.

HORTENSE.

Ah ! Rosalie, combien ton âme a dû gémir sous le fardeau cruel de ton secret ! Coupable, ta mère t'eût plaint, sans doute, mais elle t'eût condamnée ; malheureuse, elle t'en chérit davantage. Allez, Clotilde, allez ramener le calme dans son cœur ; dites-lui que sa mère partage sa peine, et veut être sa consolatrice.

CLOTILDE.

Ah ! madame, quelle satisfaction pour cette chère enfant ! Combien elle a répandu de larmes de désespoir ! Combien elle en va verser de joie et de plaisir !

(*Elle baise plusieurs fois les mains de la comtesse, et sort transportée de joie.*)

SCENE V.

HORTENSE, ADÈLE.

ADÈLE.

Généreuse et sensible Hortense ! Malheureuse Rosalie !

HORTENSE.

Non, tu ne connais pas l'excès de ma tendresse pour elle; mais ce jeune innocent.... je n'ai pu le voir sans m'attendrir sur son sort. Il est si doux, si caressant! Faut-il qu'il soit la victime d'une fatale imprudence? Eh! pourquoi le serait-il? Pourquoi le priver d'un état que les lois justes, mais trop sévères peut-être, peuvent lui ravir, et que la nature voudrait lui conserver? Ses droits ne sont-ils pas plus sacrés que des conventions arbitraires? Non, je ne puis consentir à ce cruel sacrifice, et mon cœur en est révolté.

ADÈLE.

Quel est votre dessein?

HORTENSE.

Il est hardi, sans doute. Je sais qu'on voit souvent le fruit d'un coupable adultère usurper les droits que l'hymen autorise; je n'ai point, je n'aurai jamais ce crime affreux à me reprocher; mais puisque le ciel ne m'a point donné de fils.. Que dis-je? Adolphe n'est-il pas de mon sang? Ma fille n'est-elle pas sa mere? Enfant malheureux! Fille plus malheureuse encore! Oui, c'en est fait, Rosalie, tu dois renoncer pour toujours aux plus doux liens de la société: plus d'époux pour toi, plus d'hymenée! *(Elle couvre ses yeux de son mouchoir.)*

ADÈLE.

Quoi! Madame?

HORTENSE, *avec noblesse.*

Moi! souffrir qu'elle porte son affront pour dot à un autre époux? Non, jamais; et cependant il n'est rien que je ne doive tenter pour sauver l'honneur de cette infortunée; son fils existe.

ADÈLE.

Un profond secret.....

HORTENSE.

Quels parens nommer?

ADÈLE.

En l'éloignant.....

HORTENSE, *vivement.*

Priver une mère de son enfant! Y consentirait-elle? Et moi-même pourrais-je y consentir? Je l'ai vue, cette intéressante créature, je l'ai vue: la nature parle, je ne puis plus m'en séparer; je sens trop qu'il est des circonstances impérieuses où l'on doit, malgré soi-même, cacher une erreur à l'ombre de la vérité. L'honneur de ma fille, le sort de cet infortuné, tout en fait un devoir à mon cœur maternel. Adolphe! Adolphe! oui, j'y suis décidée; oui, tu seras mon fils, tu seras mon fils. Puisses-tu sentir un jour tout le prix du sacrifice que je fais à l'honneur au nom de la nature! Mœurs saintes, qui fûtes outragées, je vais vous couvrir du voile de la vertu!

ADÈLE.

J'admire votre résolution, mais si Godefroi.....

HORTENSE, *avec un peu d'éclat.*

Si le ciel ramenait mon époux..... non, je ne pourrais affliger le père le plus tendre et le plus vertueux, du récit d'un déshonneur qu'il laverait peut-être dans le sang même..... Je frémis d'y penser. Ah! je sens que la nature jette un cri plus plaintif dans un cœur maternel que dans celui d'un père. Dans le sien, les lois rigoureuses de l'honneur sont seules écoutées; il n'est point de sacrifices qu'elles n'exigent; il n'en est point qu'il ose leur refuser.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, UN ÉCUYER.

L'ÉCUYER, *à Hortense.*

Le sire Renaud de Beaucaire.....

HORTENSE.

Eh bien?

L'ÉCUYER.

Demande à vous parler.

HORTENSE, *avec surprise.*

Le sire Renaud..... depuis vingt ans qu'il fuit notre présence..... Quel motif le conduit ici?

(Les gens de Renaud paraissent dans le fond.)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, RENAUD.

RENAUD.

Pardon, madame, si je viens troubler votre tranquillité: mais ignorant si vous aviez reçu des nouvelles de votre époux, j'ai cru devoir vous communiquer celles qui me sont parvenues.

HORTENSE, *vivement.*

Eh bien! sire Renaud?

RENAUD, *lui présentant une lettre.*

Lisez vous-même.

HORTENSE *lit.*

Le Comte de Béarn au Sire de Beaucaire.

« Pour répondre, mon cher Renaud, à votre impatience,
» je me suis rendu à Sarragosse; c'est dans la forteresse de
» cette ville que votre fils était retenu. J'ai brisé ses fers, et
» dans peu vous pourrez l'embrasser. Quant à votre frère, Go-
» defroi de Tarascon, après les plus exactes recherches, j'ai
» découvert qu'il avait été transféré au château de l'Ecar, où
» l'on assure qu'il est mort des blessures qu'il reçut à la san-
» glante affaire de Navarreins. »

(Elle laisse tomber la lettre, que Renaud ramasse; elle s'appuie sur Adèle.)

Grand dieu!

RENAUD.

Je respecte et j'approuve votre douleur; mais, madame, le silence de Godefroi aurait dû vous faire pressentir ce funeste accident.

HORTENSE.

Eh! quel est le malheureux que l'espoir abandonne? Il ne fallait pas moins que ce fatal écrit pour justifier mes craintes, et mettre le comble à mon malheur.

RENAUD, *sévèrement.*

Dans ce temps de troubles et de dissentions, dès que le bruit de la mort de Godefroi sera répandu, je crains que des voisins ambitieux ne cherchent à envahir une partie des possessions qu'il laisse sans défenseur; je dois étouffer leurs criminelles intentions dans leur naissance : je viens donc vous prévenir que je ferai dès demain marcher des troupes sur Tarascon, pour mettre cette place à couvert de toute surprise. Mon intérêt l'exige encore plus que le vôtre, madame; car vous n'ignorez pas qu'après la mort de votre époux, ce grand fief doit me revenir, comme au seul chef de la famille.

HORTENSE.

Votre haine pour nous ne peut se démentir, sire Renaud, je vous entends. Le zèle que vous affectez de défendre nos possessions, n'est qu'un prétexte pour nous en dépouiller.

RENAUD, *avec un peu de dureté.*

Dites plutôt que mon père m'en dépouilla moi-même en faveur de votre époux, et vous devez savoir que mon fils seul...

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CLOTILDE.

CLOTILDE, *accourant toute troublée.*

Ah! Madame, apprenez le plus grand accident.

HORTENSE.

Quoi? ma fille...

CLOTILDE, *toujours essoufflée.*

Non, Madame, elle ignore ce malheur.

HORTENSE.

Eh bien?

CLOTILDE.

On ne sait ce qu'il est devenu.

HORTENSE.

Qui donc?

CLOTILDE.

Ce cher enfant!

HORTENSE, *vivement.*

Adolphe! mon fils!

RENAUD, *très-surpris, fortement.*

Son fils!

CLOTILDE, *un peu embarrassée.*

Oui, oui, Madame. (*à part*) Oh ! la bonne chère mère!

HORTENSE.

Courez, Clotilde, qu'on s'empresse....

CLOTILDE, *toujours troublée.*

Eh, mon Dieu ! comment faire? notre homme est absent, tout le monde est allé vers la princesse.. Allons... Je verrons.. j'tâcherons... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu!

(*Elle sort.*)

RENAUD, *à part.*

Il est en mon pouvoir ; osons tout avec assurance.

SCENE IX.

HORTENSE, ADÈLE, RENAUD.

RENAUD.

Votre fils, Madame ?

HORTENSE.

Oui, mon fils ; d'où vous vient cet étonnement?

RENAUD.

Du mystère qu'on m'en a fait jusqu'à ce jour.

HORTENSE, *avec une noble fierté.*

Du mystère? L'éloignement où vous vous êtes toujours tenu, l'aversion publique que vous avez témoigné pour mon époux et pour sa famille, exigeaient-ils que je vous rendisse compte de cet événement?

RENAUD, *se contenant.*

Evénement, si je ne me trompe, ignoré... même de notre souveraine. Mais, Madame, lorsque le ciel vous rendit mère d'une fille, dont la renommée a pris soin de publier les graces et les vertus, malgré nos différens, Godefroy se fit un devoir de m'en instruire. La naissance d'un fils est un objet trop majeur pour qu'il se fût dispensé de me l'apprendre... Mais.... il n'est plus ; si ce fils, dont j'entends parler pour la première fois, est né pendant son absence... il faut des preuves... que vous ne balancerez point sans doute de produire au grand jour. Je pense trop avantageusement de la vertu d'Hortense de Vaucluse, pour balancer à croire qu'elle sortira victorieuse d'une lutte où sa gloire et l'honneur vont l'engager.

(*Il se courbe pour la saluer.*)

HORTENSE, *à part.*

O ! ma fille ! à quel prix je sauve ton honneur !

(*Bruit dans la coulisse, puis silence.*)

RENAUD, *à part.*

Des cris de joie ! L'enfant serait-il retrouvé ?

(*Un nombre assez considérable d'hommes et de femmes paraît en foule. Godefroy perce le groupe et paraît.*)

LES PAYSANS.

Sire Godefroy ! Godefroy !

RENAUD, *s'écrie.*

Godefroy!

HORTENSE.

Mon époux!

(*Godefroy embrasse son épouse, qui vole dans ses bras.*)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, GODEFROY, Suite.

GODEFROY, *très-satisfait.*

O ciel! je te bénis quand tu brisas mes fers. Mais combien je te rends graces d'avoir conservé les jours de la plus chère des épouses! (*il voit Renaud.*) Vous ici, mon frère? Dois-je me féliciter du plaisir que j'ai de vous y voir? Le ciel a-t-il ramené votre âme à des sentimens plus doux. A-t-il enfin mis un terme à votre inimitié?

RENAUD, *troublé.*

Pardonnez, sire Godefroy...

GODEFROY.

Sire Godefroy! Est-ce là le langage d'un frère, d'un ami?

HORTENSE, *à la suite.*

Allez, mes amis, la princesse Mathilde va bientôt se rendre en ces lieux; que votre empressement à voler vers elle soit une nouvelle preuve de votre amitié pour moi.

SCENE XI.

HORTENSE, GODEFROI, RENAUD.

RENAUD.

Eh bien? mon frère, croyez que c'est avec regret que j'ai affligé votre épouse par la nouvelle trop précipitée de votre mort; mais induit moi-même en erreur.

GODEFROY.

Eh! qui n'a cru que j'eusse péri sous les efforts de la trahison la plus insigne. Mais est-il temps de m'occuper de mes malheurs? En est-il que je ne doive oublier dans le sein de l'amour et de l'amitié? (*à Hortense.*) Où donc est ma Rosalie? qu'il me tarde de la presser contre mon cœur.

RENAUD, *ironie noble.*

Vous ne connaissez pas encore toutes les jouissances que le ciel vous réservait à votre arrivée: c'est peu de retrouver une épouse tendre et fidèle, une fille aimable et vertueuse, vous allez bientôt serrer dans vos bras un nouveau fruit de vos chastes amours.

GODEFROY, *surpris.*

Comment?

RENAUD.

La nature ne vous a-t-elle pas d'avance fait pressentir ce bonheur? ne vous a-t-elle pas annoncé qu'un fils....

GODEFROY, *transporté.*

Un fils! le ciel a donc comblé mes vœux? Il efface par ce bienfait jusqu'à la trace de mes malheurs. O ma chère Hortense!...

RENAUD.

J'aurais désiré savoir plutôt ce grand événement, et si votre épouse eût daigné m'en informer, j'eusse été sans doute le premier à l'en féliciter; mais depuis près de trois ans, sa réserve et son silence m'en ont dérobé la connaissance. Le hasard m'a mieux servi, et quoique ce ne soit que d'aujourd'hui que je suis instruit de ce secret...

GODEFROY, *étonné.*

De ce secret! Que voulez-vous dire?

RENAUD.

Ma présence gêne peut-être votre épouse; peut-être veut-elle vous faire des aveux qui craignent des témoins indiscrets.

GODEFROY, *vivement.*

Arrêtez, mon frère. Quels odieux soupçons osez-vous hasarder sur la conduite de mon épouse? Expliquez-vous enfin: vous vous taisez... Hortense! que dois-je penser de ses discours et de son silence? que parle-t-il d'aveux, de réserve, de secret? Des secrets! non, tu n'en as point, tu ne peux en avoir pour ton époux. Eh quoi! tu gardes aussi le silence?

RENAUD.

La perte qu'on vient d'annoncer à Madame, doit excuser l'embarras où elle se trouve en ce moment. Privée de ce cher enfant....

GODEFROY, *alarmé.*

Privée! quoi? mon fils...

RENAUD.

J'avoue qu'instruit de son sort; qu'indigné de le voir abandonné aux soins serviles du concierge de cette retraite, j'ai cru qu'il serait plus décemment au sein de ma famille.

HORTENSE, *effrayée.*

Il est chez vous? ô, ciel! protége l'innocence.

RENAUD.

Calmez vos craintes, Madame.

GODEFROY, *à Hortense.*

Et en effet, pourquoi vous alarmer? Mais que signifient ces craintes? ce secret gardé sur la naissance de mon fils, qu'enveloppe tout ce mystère?

HORTENSE.

La haine et la violence de votre frère ne justifient que trop ces craintes qu'il ose me reprocher.

GODEFROY.

Et moi-même, que dois-je penser d'un silence....

HORTENSE, *vivement.*

Ah! gardes-toi de m'accuser. Exempte de remords, je ne

pourrai supporter l'idée de te paraître coupable; ton Hortense n'a jamais cessé d'être digne de toi ; n'afflige point son cœur par des soupçons dont tu te repentirais toi-même ; gardes-toi de la juger sur les interprétations criminelles du plus grand de nos ennemis.

GODEFROY.

Que dites-vous ?

HORTENSE.

La vérité. Quelle est sa conduite à notre égard ? Une haine injuste et constante le tient éloigné de nous pendant vingt années, et il ne reparaît ici que pour m'apporter sans ménagement la fausse nouvelle de ton trépas, pour m'annoncer, avec une fierté aussi cruelle qu'insultante, qu'il va s'emparer de nos domaines, et nous en dépouiller. Mais il préparait de plus loin le coup qu'il vient de nous porter. Souviens-toi de ton funeste départ : sa haine ne te quitta un instant, que pour retomber avec plus d'animosité sur ta famille ; tout retentit bientôt de ses projets ambitieux ; ses menaces nous poursuivent partout. Oui, c'est pendant ton absence, que la plus tendre mère, privée de l'objet de sa tendresse, et tremblant pour l'enfant qu'elle est contrainte d'élever en secret, cherche à le soustraire à sa fureur. Soins superflus ! Comptant sur ta perte, puisqu'il la désire ; il épie et sait tout ; il fond sur l'asile qui devait protéger cet infortuné ; il ose l'arracher des bras de sa mère, et glorieux de son crime, il vient encore la braver, insulter à sa douleur. Je ne demande point raison de tant d'outrages ; je ne veux point t'armer contre un frère ambitieux qui dévorait d'avance ton héritage ; j'oublierai tout, je pardonnerai tout ; mais qu'il me rende un enfant malheureux, prêt à devenir la victime de sa férocité, qu'il le rende ou qu'il craigne mon désespoir.

RENAUD.

Vous tremblez pour ses jours ? achevez, nommez-moi son assassin.

HORTENSE, *hors d'elle-même.*

Je vous crois capable de tout ; ce sourire amer confirme mes soupçons. (*Renaud indigné veut sortir*) Arrête perfide ! et si mon époux respecte encore en toi le nom sacré que tu déshonores, songe que, toute soumise qu'elle est à son devoir, Hortense a toujours le droit de commander à Vaucluse, et que tu n'en peux sortir sans la volonté de ta souveraine.

RENAUD, *furieux.*

Attenter a ma liberté !

HORTENSE.

As tu crains d'attenter à celle d'un innocent ?

RENAUD, *à Godefroy.*

Et quoi ! vous souffrez qu'on offense ...

GODEFROY, *avec force.*

Et vous le méritez. Vous osez dire que c'est par générosité

que vous avez retiré chez vous le fils de votre frère? Qui vous chargeait de ce soin? qui vous en a prié? Le fils de Godefroy a-t-il donc besoin d'un asyle étranger? Mais, que dis-je? Vous l'avez arraché des foyers paternels; à quoi dois-je imputer cette violence? Serait-ce la première fois qu'un héritier avide se serait permis.... Mais, sans pénétrer plus avant dans les motifs de votre conduite, je sais qu'une âme que flétrit la haine, et que dévore la soif de se venger, est insensible à la voix de la nature; mais elle parle, elle crie dans le cœur d'une mère, et ses cris sont entendus. Elle réclame son fils. Qu'à l'instant même ce fils lui soit rendu. Vous devez croire que tout autre qu'un frère eût payé cher cet odieux attentat; mais j'écoute, je respecte encore le sang qui nous unit. C'est à vous à implorer, sur l'oubli du plus saint des devoirs, un silence que vous avez osé reprocher à mon épouse; silence où vous l'aviez forcée par vos cruels emportemens.

RENAUD, *contenant sa rage.*

Moi garder le silence? l'implorer? Non, non, sire Godefroy, et loin d'être ému de vos reproches, ou effrayé de vos menaces, je dois vous répondre à mon tour, que si l'on a vu des héritiers, que vous nommez avides, tenter de recouvrir, par toute sorte de moyens, des possessions dont ils furent injustement frustrés, on a vu de même des parens, plus avides encore, substituer des étrangers aux droits qu'ils voulaient perpétuer dans leur famille. (*Ironie amère.*) Et puisque Madame a la générosité d'oublier les outrages qu'elle dit avoir reçus de moi, j'oublie aussi les injures qu'elle s'est permise à mon égard; mais je n'oublierai point, et je la prie aussi de se rappeler la réponse que j'ai faite à son époux.

(*Il va pour sortir.*)

GODEFROY.

Fort bien, sire Renaud; mais n'oubliez pas non plus que mon fils doit m'être rendu; que je l'attends, et que c'est sur mon impatience que vous devez mesurer le temps de votre retour.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, CLOTILDE.

CLOTILDE.

Sire Godefroy, toute la cour du château se remplit de chasseurs de la suite de la princesse, et l'on dit qu'elle-même....

GODEFROY.

Allons, Hortense; hâtons-nous de la prévenir.

(*Il sort avec Hortense.*)

SCENE XIII.

RENAUD, CLOTILDE, *dans le fond.*

RENAUD.

Ai-je assez dévoré ma rage et ma colère?.... mais c'est pour

mieux confondre une femme impérieuse, et me venger de son époux. (*A Clotilde ironiquement.*) Eh bien ? ce cher enfant est-il retrouvé ?

CLOTILDE, *brusquement.*

Pardi, monseigneur, je pense que c'est ben à vous qu'il faut en demander des nouvelles, et ce maudit Vincent qu'est de votre connaissance....

RENAUD, *geste furieux.*

Imprudente !... (*A part.*) Ne nous éloignons pas sans être sûr de notre triomphe. (*Il sort.*)

SCENE XIV.

CLOTILDE, *seule.*

Il n'y a qne la vérité qui offense ; oui, c'est ce malheureux Vincent qu'aura fait le coup. On l'a vu roder du côté du pavillon des oliviers, où ce pauvre enfant dormait si tranquillement. O quel désespoir pour Rosalie, quand elle ne l'a pas retrouvé ! Elle est à la recherche avec Laurette, et je n'ons pu l'avertir de l'arrivée de son père, et mon mari qui ne revient pas ! Ce cher Adolphe ! je m'en doutais ben que ce Vincent... Mais où sera-t-il caché ? il connaît tous les tours et les détours du labyrinthe et des souterrains... Je crois entendre... Je suis sur les épines... (*Aimond entre.*) Encore un étranger ! allons... (*Elle regarde Aimond.*) Oh ! mais est-il possible ? C'est lui-même.

SCENE XV.

AIMOND, CLOTILDE.

AIMOND, *regardant Clotilde.*

Ah ! c'est vous, Clotilde ? Ah ! de grace apprenez-moi....

CLOTILDE, *s'éloignant.*

Ne m'approchez pas, méchant, affronteur ! Après l'embarras et le chagrin que vous causez ici, avez-vous ben le front de vous y montrer ? Je voyons à présent d'où part toute la manigance concernant notre enfant, et ce Vincent qu'est votre complice...

AIMOND.

Vincent ?

CLOTILDE, *en colère.*

Mais vous ne le garderez pas ; non, vous ne le garderez pas, et j'allons avertir madame la comtesse, madame la princesse, tout le monde. Il faut que les scélérats soyons punis ; oui, oui, vous le serez puni.

(*Elle sort vivement.*)

SCENE XVI.

AIMOND, *seul.*

Que veut-elle dire ? et quel enfant ? C'est sans doute celui dont mon père m'a parlé..... Il m'a quitté sans vouloir m'instruire de son dessein. Je crains tout de sa violence. Pourquoi

ravir cet enfant! A-t-il le droit d'en disposer?... Mais où trouver Rosalie? Je brûle et je tremble de la revoir. Qu'aura-t-elle pensé de mon absence! Malheureux que je suis! Oublié, haï peut-être .... Eh quoi! lorsque l'amour et le repentir me ramenent..... Quel bruit!

SCENE XVII.

ROSALIE, LAURETTE, ADOLPHE, *dans la coulisse*, AIMOND, *sur le théâtre.*

LAURETTE, *criant.*

Arrêtez! arrêtez!

ROSALIE, *criant.*

Adolphe! Adolphe!

AIMOND, *surpris.*

Adolphe! qui m'appelle?

ADOLPHE.

Maman!

AIMOND, *regardant dans la coulisse.*

Un homme fuyant avec un enfant?

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, VINCENT *arrive, portant l'enfant.*

VINCENT, *a Aimond, tout essoufflé.*

Je le tiens.

AIMOND, *à Vincent, d'un ton furieux.*

Arrête, malheureux! ou tremble pour tes jours.

ROSALIE, *accourant, voit Aimond.*

Mon fils! mon fils!

AIMOND, *surpris.*

Rosalie!

ROSALIE.

C'est lui. (*Tableau.*)

(*Rosalie est appuyée sur Laurette, à la droite des acteurs; Vincent, tenant l'enfant sur son bras droit, est à gauche; Aimond au milieu.*)

AIMOND.

Ah! Rosalie... Quoi! cet enfant?...

ROSALIE.

Ma frayeur, mes cris n'ont-ils pas dû vous apprendre que c'est mon fils, que c'est le vôtre? Qu'un scélérat....

AIMOND, *saisissant l'enfant.*

Mon fils! mon cher fils!... (*Il l'embrasse.*)

VINCENT, *a part.*

Courons vîte avertir son père. (*Il se sauve.*)

SCENE XIX.

LES MÊMES, *excepté* VINCENT.

AIMOND.

O mon père! mon père!.... non, tu ne seras pas assez cruel.

ROSALIE.

Ignorez-vous combien sa haine....

AIMOND, *avec enthousiasme.*

En est-il qui puisse résister aux cris de l'amour et de la nature!

ROSALIE.

Malheureux! c'est à quoi vous deviez songer avant votre égarement. J'ai porté la douleur dans le cœur de la plus tendre des mères..... Que dis-je? mère moi-même, ce n'est qu'en frémissant que j'ose me l'avouer, ce titre saint: ce nom sacré qui devrait faire ma gloire et mon bonheur, est la source de ma honte et de mon désespoir.

AIMOND.

Eh! quoi, Rosalie, me croyez-vous assez perfide, assez lâche pour vous abandonner?

ROSALIE, *amèrement.*

Avez-vous oublié votre fuite et votre silence!

AIMOND.

Ah! gardez-vous de m'accuser d'un silence volontaire, d'un criminel éloignement. Un ordre cruel prescrivit mon départ. Accablé de douleur, n'ayant que votre image pour adoucir mon désespoir, j'ai langui, j'ai gémi loin de vous dans les fers, et ce jour seulement a éclairé mon retour. Impatient, brûlant de vous revoir, lorsque je crois toucher au terme de mes regrets...

ROSALIE, *vivement.*

C'est dans mon cœur, qu'ils dévorent depuis trois ans, qu'habitent pour toujours ces funestes regrets. Je ne puis m'abuser; je sens toute l'horreur de ma destinée: oui, sire Aimond, vous avez mis une barrière éternelle entre vous et la malheureuse Rosalie.

AIMOND.

Qu'osez-vous dire?

ROSALIE, *fondant en larmes.*

Une vérité bien cruelle; et si vous interrogez votre cœur, si vous voulez avouer ses véritables sentimens, il vous dit en secret: Voilà la triste victime que l'innocence la plus pure n'a pu sauver de ta perfidie! Ce n'est plus cette Rosalie si chère à sa famille, le tendre objet de son estime et de son amitié; ce n'est plus la fille respectée de la respectable Hortense: trop de sécurité l'a perdue. Elle ignorait le crime, et le crime l'a séduite; il ne lui reste plus que le souvenir de sa vertu. Oui, sire Aimond, tel est le langage d'un séducteur, tel est le vôtre, après mon malheur; je ne suis plus pour vous qu'un objet de honte et de mépris.

AIMOND, *s'écriant.*

O ciel! de mépris!

ROSALIE, *se reprenant.*

Non, sire Aimond..... mais de pitié, pitié stérile et cruelle! plus offensante encore que l'affront dont je gémis!

AIMOND, *accablé.*

Eh quoi! c'est Rosalie qui croit s'humilier en m'humiliant moi-même? qui me croit un traître, un barbare? qui me prete des intentions aussi fausses que criminelles? Non, non, Rosalie, une erreur ne peut être un crime; elle n'éteint point dans une âme honnête et sensible la voix de la justice et de la vertu. Moi! vous punir de ma faute! Moi! cesser d'estimer, d'adorer Rosalie! Avec quels traits affreux me peignez-vous dans votre cœur! Ah! voyez cet enfant, précieux gage de la plus pure tendresse, n'est-il pas le garant du lien sacré que l'honneur réclame au nom de la vertu! Oui, je jure par cet honneur, qui guida mès pas dans le chemin de la gloire, par cette vertu qui grava vos droits dans le fond de mon cœur, de vivre votre époux, ou de mourir.

ROSALIE, *vivement.*

Vains sermens, sans l'aveu de votre père.

AIMOND.

Douteriez-vous de sa probité! Et la mienne n'a-t-elle pas des droits qu'il ne peut méconnaître! Quel père veut le déshonneur de ses enfans?... Vous pleurez, Rosalie! Vous embrassez mon fils? Ah! je lis dans vos yeux ma grace et mon bonheur.

(Il prend Adolphe, et, de concert avec sa mère, il met un genoux en terre, le presente au ciel; la mère elève ses bras en suppliante. Renaud, suivi de Vincent, observe ce tableau; il témoigne de l'indignation, puis se contient.)

SCENE XX.

LES PRÉCÉDENS, RENAUD.

RENAUD, *du fond.*

Mon fils.....

AIMOND, *surpris d'abord.*

Mon père...

RENAUD, *s'avançant.*

Pourquoi ce trouble, cette inquiétude?

AIMOND, *avec chaleur.*

Ah! mon père, vous voyez le plus coupable, et, si vous y consentez, le plus fortuné des hommes! Mais puis-je douter!...

RENAUD, *se contenant.*

Quel est cet enfant?

AIMOND, *avec franchise.*

C'est le mien, mon père; et voilà sa mère.

(Il montre Rosalie.)

ROSALIE, *à part.*

Grand Dieu! suis-je assez humiliee?

AIMOND, *a Renaud.*

Ah! vous voyez sa douleur!

RENAUD, *sévèrement a Aimond.*

Silence! (*a Rosalie.*) Rassurez-vous, Rosalie; rassurez-vous : la tendresse que j'ai pour mon fils, l'amitie, la voix du sang qui me parlent pour vous, doivent vous (*dissimulation*) assurer..... de mon indulgence. Séchez vos larmes : si mon fils vous a fait rougir d'une faiblesse.... il doit sans doute la reparer. Mais je connais Godefroi; ses principes sévères sur l'honneur.... Cette sévérite exige des ménagemens.... Son retour imprevu...

AIMOND, *surpris.*

Godefroi?

RENAUD, *se possédant toujours.*

Il est ici.

AIMOND, *vivement.*

Ah! je vais....

RENAUD, *l'arrêtant.*

Insensé! Quoi! sans précaution?.... J'espère, au moyen d'une réconciliation qu'il désire, sans doute, preparer son esprit, l'amener prudemment à cet aveu délicat. (*a Rosalie.*) Confiez cet enfant à mon fils. (*alarmes de Rosalie.*) Songez que, jusqu'à nouvel ordre, il ne peut sans péril rester auprès de vous. Le plus léger indice exciterait les soupçons de votre père; voulez-vous vous perdre, et vous ôter sans retour l'espoir d'un pardon que je ne doute point d'obtenir de son amitié.

ROSALIE, *tremblante.*

Vous exigez....

AIMOND, *avec chaleur.*

Obéissons, Rosalie; méritons ses soins paternels; rendons-nous dignes de ses bontés.. (*Il prend l'enfant. Mouvement de Rosalie.*) Songez à qui vous le confiez : c'est à son père; c'est à votre époux.

(*Rosalie, fondant en larmes, serre son fils contre son sein; Aimond prend l'enfant dans ses bras, pendant que Renaud temoigne de l'indignation à sa gauche et de l'interêt à sa droite. Il sépare Rosalie de son fils, qui emporte l'enfant, et sort en temoignant sa maligne joie.*)

SCENE XXI.

ROSALIE, LAURETTE.

ROSALIE, *regardant a gauche.*

Il l'emmènent! Mon cœur le suit; je le sens se séparer de moi!

(*Grand bruit de musique.*)

LAURETTE.

Ah! mon dieu, quelle réjouissance! C'est sans doute la princesse. Madame la comtesse, votre père....

ROSALIE, *effrayée.*

Mon père! Ah! fuyons. Je sens que mon trouble..... me

douleur..... Fuir un père ! ô ciel ! est-il un sort plus cruel que le mien !

(*Elle sort avec Laurette.*)

SCENE XXII.

MATHILDE, GODEFROI, HORTENSE, Suite.

(*Godefroi donne la main à la princesse.*)

MATHILDE.

C'est toujours avec un nouveau plaisir que je revois ce séjour, asile de la paix ; qu'il doit vous paraître charmant, sire Godefroi, après une si longue absence ! Que votre éloignement a causé d'alarmes à votre épouse ! Combien vos soins doivent la dédommager des peines qu'elle a souffertes, des pleurs qu'elle a versés ! Mais je ne vois pas votre chère Rosalie....

HORTENSE, *un peu embarrassée.*

Une légère indisposition.....

GODEFROY, *alarmé.*

Quoi ! ma fille.....

HORTENSE, *l'interrompant.*

Rien, rien, il ne lui faut que du repos.

SCENE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, ARMAND.

ARMAND.

Sire Godefroy, les habitans de Tarascon et de Vaucluse ayant appris votre arrivée, désirent se joindre à la suite de la princesse pour célébrer sa présence et votre heureux retour.

MATHILDE, *à Armand.*

Qu'ils viennent, et que la joie, les plaisirs embellissent ce jour consacré au triomphe de l'amour et de l'amitié.

(*Entrée des chasseurs et des habitans de Vaucluse, le bailli à leur tête. Ils portent tous des bouquets. Ballet.*)

Fin du second Acte.

Le théâtre représente le péristile, ou même le grand salon du palais, ou grand château.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GODEFROY, ARMAND.

GODEFROY, *hors de lui.*

L'air tranquille de l'innocence ! le calme de la vertu ! Hortense, Hortense ! Femme perfide ! Eh quoi ? ne devais-je revenir dans ma patrie que pour y chercher de nouveaux malheurs ?

ARMAND.

Le plus grand de tous, sans doute, est de douter de la vertu de son épouse.

GODEFROY, *vivement.*

Douter! Ecoute-moi : j'avoue que les discours de Renaud n'avaient fait d'abord sur moi qu'une impression passagère. Je ne vis dans le moment que l'outrage fait à mon épouse, la violence exercée dans ma maison par un frère ; dont la haine et l'ambition m'étaient connues ; mais le calme de la reflexion a rappelé dans mon esprit ces imputations et ces discours. Le plus léger soupçon laisse toujours au fond du cœur le désir de se convaincre de la vérité. Un trait de lumière m'a frappé ; mais craignant encore d'affliger ou d'offenser une épouse fidèle par des doutes injurieux, j'ai su lui cacher mes craintes et mon agitation ; j'ai fait moi-même les informations et les recherches les plus scrupuleuses, eh bien ! nul témoin, nulles preuves n'attestent l'état de cet enfant, et le secret qu'on a gardé sur sa naissance.....

ARMAND.

Ne vous a-t-elle pas dit que l'ambition de votre frère....

GODEFROY.

Raison spécieuse ; vaine frayeur ! Ne pouvait-elle pas invoquer le pouvoir et l'amitié de Mathilde. Les souverains ne doivent-ils pas défendre et protéger les femmes et les enfans des guerriers qui défendent eux-mêmes leurs droits au prix de leur sang et de leur fortune ? Il est temps de porter la lumière dans cet abîme. Va chercher Hortense, et garde-toi de lui dire... Mais pourquoi n'est-elle pas venue ?...

ARMAND.

L'a-t-elle pu ? Arrêtée par ses devoirs auprès de la princesse....

GODEFROY, *vivement.*

Eh bien, je vais moi-même... Non, je veux attendre l'issue d'un entretien qui découvrira peut-être plus d'un mystère. Va cependant observer l'instant où Mathilde....

ARMAND.

Ah ! j'oubliais ; un chevalier désire vous parler.

GODEFROY.

Eh ! puis-je en ce moment ?...

ARMAND.

Il dit être le même guerrier dont le courage vous sauva de la fureur des ennemis, et j'ai cru....

GODEFROY, *avec joie.*

Ah ! qu'il paraisse, qu'il vienne.. (*Armand sort.*) Le ciel daigne-t-il m'envoyer un consolateur ?

SCENE II

GODEFROY, AIMOND.

GODEFROY, *courant embrasser Aimond.*

O mon ami ! mon libérateur ! par quel prodige ai-je le bonheur de vous serrer contre mon sein ?

AIMOND.

Instruit de votre retour, je n'ai pu résister au désir de revoir le chef intrépide qui nous conduisit à la victoire, l'illustre compagnon de ma captivité.

GODEFROY.

J'ai partagé vos fers, et j'étais tranquille; des souvenirs chers et douloureux reportaient souvent mon âme vers ces lieux; l'espoir du bonheur m'y ramena. Mais qui peut se flatter d'une félicité parfaite?

AIMOND.

Qui pourrait troubler la vôtre? Heureux père....

GODEFROY.

Oui, mon ami; j'espère que ma Rosalie fera la consolation de mes jours. Vous savez combien j'ai désiré qu'elle m'acquittât envers vous. Votre naissance, qui fut toujours un mystère pour moi.... et c'est le seul reproche que vous fit l'amitié, votre naissance.... Mais qu'importe ? le ciel vous eût-il privé d'une illustre origine, adopté par la gloire, quels plus nobles parens pourriez-vous souhaiter? Votre présence répand dans mon âme un calme consolateur. O qu'il est doux de revoir l'objet de notre reconnaissance !

AIMOND.

Brave Godefroy, relevez moins un faible service. Quel est le guerrier qui n'exposerait pas avec joie sa vie pour sauver celle de son général ? qui n'en ferait pas le sacrifice avec transport? C'est moi qui dois rendre graces au ciel de m'avoir choisi pour conserver vos jours. Mais, puisque vos bontés daignent m'encourager.... apprenez donc que ce n'est pas d'aujourd'hui que je désire être honoré du nom de votre fils.

GODEFROY, *avec effusion.*

Depuis long-temps mon cœur vous l'a donné.

AIMOND.

Ce nom précieux est le plus beau titre où je puisse aspirer. J'ose dire que ma naissance est égale à la vôtre... Mais...

GODEFROY.

Ah! mon ami! parle; que je sache enfin..

AIMOND.

Si je disais un mot.... Ah! je tremble...

GODEFROY.

Achève.

AIMOND, *avec peine.*

L'auteur de mes jours...

GODEFROY.

Eh bien ?

AIMOND.

Animé contre vous...

GODEFROY, *surpris.*

Contre moi?

AIMOND.

De la haine la plus injuste....

GODEFROY, *avec joie.*

Quoi ? tu serais ! Oui... le même sang nous a donné le jour. Aimond, mon cher Aimond ! (*Il l'embrasse.*) Ton père... Ah ! garde-toi de juger mon cœur par le sien. Malgré ses injustices je suis toujours...

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, ROSALIE, ARMAND.

ROSALIE, *accourant désespérée.*

Ah ! mon père...

GODEFROY.

Rosalie....

ROSALIE.

C'en est fait, ma mère.... après avoir entretenu la princesse en secret... (*Toujours vivement.*) après avoir donné des ordres à Clotilde, elle m'a fait appeler, m'a pressée contre son sein, et sans pouvoir me parler ni m'entendre, baignée de larmes, (*avec force*) enflammée de colère, elle s'est arrachée de mes bras, elle a disparu.

GODEFROY, *furieux.*

Disparu ! (*à Armand.*) Eh bien, Armand, le mystère est-il éclairci ? Le coupable fuit, l'innocent est tranquille. Allez, volez sur ses pas ; parcourez les asiles consacrés à la paix et à l'innocence. C'est dans ces retraites qu'une femme criminelle croit braver le pouvoir d'un époux outragé ; mais je jure que le cloître, le sanctuaire même ne pourront la soustraire à mon juste courroux.

(*Armand sort avec les gardes.*)

SCENE IV.

GODEFROY, ROSALIE, AIMOND.

ROSALIE, *effrayée.*

Mon père, pardonnez à votre fille tremblante... Vous parlez de courroux... de crime... de coupable...

GODEFROY, *d'un ton concentré la repousse, mais doucement.*

Ne m'interrogez pas.

ROSALIE, *tremblante.*

Mon père....

GODEFROY.

Je suis instruit !

ROSALIE, *à part.*

Il est instruit !

GODEFROY.

Je n'ignore plus mon déshonneur.

AIMOND, *à part.*

Son déshonneur ?

GODEFROY.

Je suis convaincu de la honte de ma famille.

ROSALIE, *à part.*

Je frémis.

GODEFROY.

Eh ! comment en douter ?

AIMOND, *à part.*

Moment terrible !

GODEFROY.

Cet enfant....

ROSALIE, *à part.*

Je suis perdue.

GODEFROY.

Dont une épouse perfide ose se dire la mère ...

ROSALIE, *stupéfaite, mais vivement et fortement.*

Elle dit qu'il est son fils ?

GODEFROY.

Ce fruit du crime, sa fuite précipitée, tout dépose contre elle, tout prouve....

ROSALIE, *vivement.*

Votre erreur !

GODEFROI, *en colère.*

Mon erreur !

ROSALIE, *avec un éclat de sentiment.*

O ciel ! Moi, souffrir que ma mère soit accusée injustement !

GODEFROY, *indigné.*

Injustement ?

ROSALIE, *avec la plus grande sensibilité.*

Oh oui, bien injustement !

GODEFROY.

Parlez, Rosalie, je vous l'ordonne.

AIMOND, *à part.*

Que va-t-elle dire ?

ROSALIE.

Mon père. . je sais qu'il faut une victime à votre honneur offensé... eh bien ! vous la voyez (*à genoux.*) à vos pieds. Respectez l'innocence, et frappez la coupable.

GODEFROI.

Que dites-vous ?

ROSALIE, *avec des sanglots.*

Cet enfant.....

GODEFROY.

Eh bien ?

ROSALIE.

Est le fils.....

GODEFROY.

Achevez...

ROSALIE.

De la malheureuse Rosalie.

(Elle tombe la tête contre terre.)

GODEFROY.

Ciel! vous osez..... *(Il la relève.)* Non, non, ma fille, je vois où t'emporte l'excès de l'amour filial. Il exalte ton âme; il t'inspire le courage de te charger du déshonneur d'une mère coupable. J'admire ce noble dévoûment; mais songes que tu m'exposes à la plus horrible des injustices Je dois punir le crime, et respecter la vertu.

(Il veut l'embrasser; elle s'éloigne en pleurant.)

ROSALIE.

Non, non, je ne suis plus digne de vos embrassemens.

GODEFROY, *interdit.*

Quoi?

ROSALIE, *avec l'abandon de l'ame.*

Je vous ai dit la vérité.

GODEFROY, *avec horreur.*

Grand dieu!

ROSALIE.

Couverte du pardon de ma mère, je n'ose espérer de vous fléchir; mais croyez du moins, croyez que le vice fut toujours étranger au cœur de Rosalie : punissez son imprudence; elle seule fit son malheur.

GODEFROY, *colère concentrée.*

Oui, je te punirai, fille indigne de moi; mais une victime ne peut suffire à mon ressentiment, et ton infâme complice....

AIMOND, *avec la franchise de l'ame.*

Eh bien! vous le voyez, seigneur; il est devant vos yeux.

GODEFROY, *surpris.*

Comment?

AIMOND.

Je suis le seul coupable, et c'est sur moi que doit tomber votre vengeance. Mais daignez m'entendre et revenir sur le passé. Innocent alors, et bien jeune encore, nous fûmes entraînés l'un vers l'autre par une force enchanteresse, par une puissance invisible, pouvions-nous soupçonner qu'une liaison si flatteuse, des sentimens si doux, pussent avoir des suites si cruelles. Une erreur aveugle, un delire insensé nous précipita dans l'abîme, que notre amour avait couvert de fleurs.

Mais ne pensez pas que je veuille me justifier: je sais trop à présent ce que l'honneur commande. Il n'est point de sacrifice que vous n'ayiez le droit d'exiger, et je viens vous l'offrir. Vengez-vous; versez un sang que la haine a dû proscrire dans votre cœur. L'amour voulut éteindre cette haine en unissant mon âme

à celle de Rosalie..... Un fol égarement a détruit son ouvrage; frappez : ne vous laissez point attendrir par les cris du remords et les larmes du repentir.

GODEFROI.

O ciel! en est-ce assez? Quoi! c'est dans ma famille, dans ma maison, que tu me choisis des victimes!

ROSALIE, *vivement.*

O mon père!.... pardonnez si j'ose encore prononcer ce nom, en expiant une faute que n'ont point effacé trois ans de douleurs et de repentir, je mourrai du moins avec la consolation d'avoir éclairé votre âme sur l'erreur qui l'arma contre la plus vertueuse des mères.

GODEFROY, *en lui-même.*

Hortense! Hortense!... Et j'ai pu t'accuser, te soupçonner!

ROSALIE, *suppliant.*

Mon père!....

GODEFROY, *irrité.*

Sortez.....

ROSALIE, *tremblante.*

Mon père! ...

GODEFROY, *plus fort.*

Sortez, vous dis-je.

(*Rosalie sort désespérée.*)

SCENE V.

GODEFROY, AIMOND.

AIMOND, *suppliant.*

Eh quoi! ses larmes, notre repentir, le pénible aveu qu'elle vient de faire, son respectable motif.....

GODEFROY, *irrité.*

Vous, vous, la justifier! Depuis quand le complice, l'auteur d'un crime, ose-t-il en être le défenseur? Vous, m'implorer! Pourriez-vous réclamer des droits à ma reconnaissance, quand vous les avez anéantis par le plus lâche des attentats? Ce ne sont pas mes jours qu'il fallait défendre, c'est mon honneur qu'il fallait respecter.

AIMOND, *se jettant à genoux.*

Eh bien! punissez-moi; mais épargnez l'innocente victime de mon égarement; que la nature...

SCENE VI.

GODEFROY, RENAUD, AIMOND.

RENAUD, *dans le fond, indigné.*

Mon fils aux pieds de Godefroy! (*Il s'avance.*)

AIMOND, *allant à son père, vivement.*

Ah! mon père, venez m'aider à fléchir son courroux.

RENAUD, *sévèrement.*

Qui vous a conduit ici sans mes ordres?

AIMOND, *noblement.*

Mon devoir, le désir d'obtenir mon pardon et de réparer ma faute.

RENAUD.

Quel pardon? De quelle faute voulez-vous parler? Quoi! vous auriez osé.....

AIMOND.

M'accuser et me repentir.

RENAUD.

Imprudent!

AIMOND, *avec chaleur.*

Oui, jeune, imprudent, j'offensai l'innocence et la vertu; mais mon père n'a pas voulu que je me dégradasse aux yeux de l'univers, par l'oubli du plus saint des devoirs.

RENAUD.

Qui vous a dit que j'eusse approuvé votre erreur et vos égaremens?

GODEFROY, *surpris.*

Quel langage!

AIMOND, *tres-étonné.*

Eh quoi! mon père, me serais-je trompé? La feinte peut-elle entrer dans l'esprit d'un guerrier? dans son cœur, qui doit être le sanctuaire de l'honneur et de la vertu?

RENAUD.

Audacieux! oubliez-vous à qui vous parlez?

GODEFROY.

Et vous, mon frère, ignorez-vous devant qui vous êtes, et que l'affront le plus sanglant.....

RENAUD.

Un affront? Quelle preuve?

AIMOND, *se contenant a peine.*

Est-ce vous qui parlez, mon père? Quoi! cet enfant.....

RENAUD.

Cet enfant n'est-il pas le fils d'Hortense? ne l'a-t-elle pas réclamé en présence de son époux?

AIMOND, *avec fermeté.*

Je l'ai dit, mon père; cet enfant est mon fils. C'est le gage de l'amour le plus pur, de la foi la plus...

RENAUD.

Votre raison s'égare, mon fils.

AIMOND, *avec véhémence.*

Ma raison s'égare?

GODEFROY, *vivement.*

Non, mon frère; cet enfant n'est point celui d'Hortense.

RENAUD, *avec une malignité triomphante.*

Voilà l'aveu que j'attendais.

GODEFROI, *vivement et avec force.*

Mais l'amour de votre fils pour Rosalie m'est connu : je sais à quel égarement l'excès de la passion l'a conduit, et je dois croire que vous justifierez, par votre aveu, le pardon qu'il sollicite ; pardon que le sévère honneur condamne, mais que la nature et l'amour commandent malgré lui.

RENAUD.

Qui, moi ? sacrifier à des folles amours mon juste ressentiment contre votre épouse ? Manquer à la parole que j'ai donnée à mon ami, et renoncer à l'espérance de la plus haute fortune ? Non, ne l'espérez pas. Quant à cet enfant que vous ne reconnaissez plus pour le vôtre, c'est pour jamais qu'il a disparu...

AIMOND, *avec transport.*

Pour jamais ! cruel... Ah ! pardon, pardon, mon père, faites graces à mon désespoir, et ne voyez que ma douleur.

RENAUD, *avec dureté, à Aimond.*

Cessez de vains efforts ; laissez-moi.

GODEFROY, *avec force.*

Eh bien ! cœur inflexible, parent dénaturé, c'est moi qui demande raison de ton refus, et de l'outrage fait à ma famille.

RENAUD, *avec un sourire amer.*

Godefroy pense-t-il m'intimider par des menaces ?

GODEFROY, *noblement.*

Renaud croit-il que je balance entre la vie et l'honneur ? L'un et l'autre te sont offerts ; choisis

RENAUD, *joie maligne.*

Tu me provoques, enfin ! C'est où je t'attendais. Eh bien ! marchons.

AIMOND.

(*Il est au milieu d'eux dans toute la scène.*)

Arrêtez. O ciel ! un frère armé contre un frère ! (*a Renaud*) Mon père ! (*a Godefroi.*) Mon père ! car mon respect et mon amour ne met entre vous aucune différence ; c'est ma faute, c'est mon crime que vous devez punir. (*Il met un genou en terre, et découvre sa poitrine.*) Frappez ; que j'expire avant d'avoir vu couler ou son sang ou le vôtre.

(*Godefroy relève Aimond, qui va à son père ; celui-ci le repousse, et fait signe à Godefroy de sortir. Aimond arrête Godefroy. La princesse, suivie de ses gardes, entre. Tableau. Renaud veut sortir, la princesse lui fait signe de rester ; il veut encore sortir.*

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MATHILDE, Suite.

MATHILDE.

Demeurez.... sire Renaud... Plus votre rang est élevé, plus vous devez l'exemple du respect et de la soumission.

Instruite par Hortense, je connais la cause de votre différend ; c'est à moi seule qu'appartient le droit d'en décider.

Sire Renaud, qu'avez-vous fait de l'enfant qui vous fut confié? C'était un dépôt sacré.

RENAUD, *indignation marquée.*

Sacré! le fruit de la honte...

MATHILDE.

Songez que vous parlez à votre souveraine.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ARMAND.

ARMAND, *à Mathilde.*

Madame, munie de vos ordres, suivie de vos guerriers, la comtesse nous a conduit à Beaucaire ; nulle résistance de la part des gardes de sire Renaud. Nous avons fait les plus exactes perquisitions ; mais l'objet de nos recherches n'y était plus : le ravisseur et l'enfant n'avaient fait qu'y paraître un instant.

AIMOND, *à part.*

O ciel!

MATHILDE, *à Renaud.*

Eh bien, sire Renaud, que répondrez-vous?

RENAUD, *troublé.*

Madame....

MATHILDE.

Songez qu'il importe à tous de savoir le sort de cette innocente victime.

RENAUD, *troublé.*

J'ai donné des ordres... j'ignore.... s'ils sont exécutés.

AIMOND.

Je frémis.

MATHILDE.

Des ordres? quoi? vous auriez osé.

(Grand bruit dans les coulisses.)

SCENE X ET DERNIERE.

Les Précédens, HORTENSE, ROSALIE, et tous les acteurs.

HORTENSE, *portant Adolphe.*

Le voilà! le voilà!

RENÉ, *qui tient Vincent au collet.*

Eh oui, le v'là ce cher ami, et v'là tout de même le fripon, ravisseur d'enfant. Je l'ons aperçu tout là bas, sur le grand chemin, qui courait je ne sais où, comme un loupaffamé qui emporte un innocent agneau, et nous de voler promptement au secours de ce pauvre petit, qui nous tendait les bras. Mais s'testaffier a forcé sa marche du côté du petit hermitage; alors j'ons redoublé devîtesse pour l'atteindre, et je l'avons empoigné si rudement, qu'il ne lui a pas été possible de nous échapper. Sur ce coup, de braves gens sont accourus de la carrière, pendant que notre maîtresse, qui revenait de Beaucaire, est arrivée avec sa gendarmerie. Elle a bientôt happé le fuyard; mais j'ons voulu nous-même le ramener, à celle fin de rendre témoignage à la vérité.

(*On emmène Vincent.*)

AIMOND.

Mon fils! mon cher fils...

MATHILDE, *séverement à Aimond.*

Votre fils? Ainsi vous vous avouez vous même coupable!

AIMOND.

Mon repentir....

MATHILDE.

Mais, qui satisfera la vindicte publique? les mœurs?

HORTENSE.

Ah! madame, mon époux leur a pardonné, et je ne doute pas que sire Renaud.....

GODEFROI.

Eh bien! mon frère: voici l'instant qui doit mettre un terme à notre désunion; oublions même qu'elle exista jamais. Ouvrez enfin votre âme à la voix du sang et de la nature.

RENAUD.

Que me proposez-vous? d'enhardir les égaremens d'une folle jeunesse? de donner l'exemple d'une indulgence criminelle? L'impunité est la source du crime.

MATHILDE.

Je vous entends, sire Renaud. Eh! bien, il faut vous satisfaire ; il existe un délit ; votre fils s'en avoue coupable ; la loi parle, elle est terrible ; je dois la maintenir ; et telle est sa volonté :

(*A haute voix.*)

« Réparation suffisante, ou la mort. »

(*Montrant Aimond aux soldats.*)

Saisissez le coupable.

HORTENSE, ROSALIE.

Ciel ! Madame.....

MATHILDE, *avec force.*

Quand la nature se tait, la clémence doit-elle se faire entendre ? Obéissez.

HORTENSE, *aux soldats.*

Arrêtez. (*à Renaud.*) Eh quoi ! votre âme est insensible à ce terrible arrêt ?... Voyez-vous sans frémir le coup qui menace votre famille? Songez qu'un infâme échafaud... (*Renaud se retourne accablé*). Vous détournez vos regards de nos larmes? Ne sauriez-vous mêler les vôtres qu'au sang de votre fils ?

RENAUD, *à demi-voix, à part.*

Quel affreux tableau ! mon cœur en est déchiré. O mon fils !... la nature l'emporte, et tout est pardonné. (*à genoux, a Mathilde*). Ah ! madame, grace, grace pour nos enfans.

(*Mathilde prend l'enfant, le présente au ciel, et le rend ensuite à Rosalie et à Aimond, qui, à genoux, les bras tendus vers Mathilde, le reçoivent au milieu d'eux..... Les parens animent de leurs gestes cette pantomime.*)

MATHILDE.

Jeunesse insensée ! le trouble dans votre famille, le blâme des cœurs vertueux, vos trop justes remords, tels ont été les fruits de votre égarement. Qu'un prompt hymen, sans la justifier, couvre enfin votre faute du voile du pardon; qu'un jour pur luise pour vous au sein d'une famille dont les rameaux ne croîtront désormais que pour en assurer la paix et le bonheur.

Mais dans le sein même des plaisirs, souvenez-vous toujours que si l'oubli des devoirs conduit au repentir, le repentir sincère nous ramène à la vertu.

FIN.

MÉLODRAMES NOUVEAUX

EN TROIS ACTES,

Qui se trouvent chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin, N°. 29, *vis-à-vis les Jeunes-Artistes, à PARIS.*

Alphonsine, *ou* la tendresse maternelle; par Servière.
Les Bandoléros, *ou* le vieux moulin.
La Belle aux Cheveux d'or.
Caroline et Storm, *ou* Frédéric digne du trône.
L'Enfant du Bonheur.
L'Enfant Sauvage.
Elisa, *ou* le triomphe des femmes.
L'Enchanteur Azolin, ou le visir imaginaire.
Le Fantôme de Bérézule, *ou* les deux hermites.
La Fausse Isaure, *ou* le château des Alpes.
La Fille Coupable, repentante.
La Forêt Périlleuse, *ou* les brigands de la Calabre.
La Forteresse de Cotatis, *ou* Zélaïde et Pharès.
La Guerrière des Sept Montagnes, *ou* la laitière des bords du Rhin.
Le Grand Chasseur, *ou* l'île des Palmiers.
Geneviève de Brabant.
Guillaume le Conquérant.
Griseldis, *ou* la vertu à l'épreuve.
Le Héros Américain.
L'Hermite de la Sierra Moréna.
Le Jugement de Daniel, *ou* Suzanne.
Ildamor et Zuléma, *ou* l'étendard du prophète.
Jacqueline d'Olzbourg.
Joseph..
Le Mont-César, *ou* le faux père.
Monsieur de Croustignac, *ou* la pantomime à Alger.
Maria, *ou* la forêt de Limberg.
Madame Angot au Malabar.
Nirzal, *ou* amour et nature.
Philippe d'Alsace, comte de Flandres.
Le Petit César, *ou* la famille des Pyrénées.
Rien pour lui.
Rachel, *ou* la belle juive.
Rosaure de Valancourt.
Sophie et Linska, *ou* les crimes de l'ambition.
Statira, *ou* les frères ambitieux.
Tankmar de Saxe.
La Tour du Sud.
Urbino et Julianna.
Zadig, *ou* la destinée.
La Femme Médecin, *ou* la porte secrète, *comédie nouvelle.*

